

LA VERSION SLAVE DE LA CHRONIQUE BYZANTINE PERDUE DE JEAN CHORTASMÉNOS (DÉBUT DU XV^e SIÈCLE)

Traduction française et étude introductive par
DIMITRI NASTASE*

La chronique publiée ici en traduction française est connue dans une seule copie slave de rédaction moyen-bulgare. Celle-ci est comprise dans un volumineux codex manuscrit, bien familier aux spécialistes, rédigé en Moldavie de 1554 à 1561, quand il fut terminé au monastère de Slatina. Aujourd'hui, il est conservé à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences, à Kiev¹.

La relation historique qui nous intéresse a été découverte en 1890 dans ce codex, par le slavisant roumain Ioan Bogdan. Celui-ci crut qu'il s'agissait d'une chronique bulgare et l'édita comme telle, avec d'autres textes du même *zbornik*, en la faisant précéder d'une étude introductive et suivre d'une traduction latine (celle-ci due à V. Jagić)². C'est à peine de nos jours que son texte slave fut intégralement réédité, par G. Mihăilă en Roumanie³ et par Ivan Tjutjundžiev en Bulgarie⁴.

Pourtant, tel que I. Bogdan lui-même le faisait remarquer, cette narration historique est autre chose qu'une chronique de la Bulgarie: « on pourrait la considérer au même droit comme une histoire contemporaine des Turcs et des peuples balkaniques, car elle n'expose pas seulement l'histoire des Bulgares pendant les dernières années de leur indépendance, mais elle est davantage une histoire générale de l'Orient au XIV^e siècle et au début du XV^e siècle. »⁵ Et d'insister plus loin : « notre chronique se présente comme une relation presque systématique » de l'expansion ottomane « d'Osman jusqu'à Mahomet I^{er} (1296–1413), illustrant en

* Pour les aides reçues à la traduction, cf. *infra*.

¹ Voir Bogdan, *Scrieri*, p. 273 sq. Cf. Nastase, *Une chronique*, p. 100–102. Cf. aussi Tjutjundžiev, p. 34–39, 186–191. Isaïja de Slatina n'est pas l'auteur des chroniques moldaves du *zbornik*, comme l'affirme Tjutjundžiev, p. 39–40, mais leur copiste.

² Bogdan, *Beitrag* : l'étude (sa partie concernant « la chronique bulgare »), aux p. 490–502; le texte slave, p. 526–535; sa traduction latine, p. 536–543. Une traduction roumaine par H. Mantsch de toute l'introduction, dans Bogdan, *Scrieri*, p. 255–269 (la partie qui intéresse ici, p. 261–269).

³ Dans Moxa, p. 343–350, sous le titre « Cronica anilor 1296–1413 » (« La Chronique des années 1296–1413 »). Voir ici même, *Sl*.

⁴ Voir plus loin et n. 30.

⁵ Bogdan, *Beitrag*, p. 490 ; idem, *Scrieri*, p. 261. Cf. E.P. Naumov, *Anonimnaja bolgarskaja hronika i problemy balkanskoj obščestvenno-političeskoj mysli (XIV–XV vv)*, dans « Balkanskie issledovanija », Vyp. 3. *Osvoboditel'nye dviženija na Balkanah*, Moscou, 1978, p. 241, qui dit, bien plus tard, à peu près la même chose.

même temps la chute des peuples balkaniques sous la domination turque. »⁶ On retiendra encore que dans sa partie finale – près d'un tiers de l'ensemble du texte – elle n'a en tout cas rien à faire avec l'histoire de la Bulgarie, étant exclusivement consacrée au long siège – en fait un blocus alterné d'attaques – auquel Bajazet I^{er} soumit Constantinople entre 1394/1395 et 1402⁷. Bogdan n'en considéra pas moins comme bulgare la chronique qu'il avait fait connaître, identité admise généralement depuis lors.

Dans l'établissement de cette identité un rôle indéniable a joué, me semble-t-il, la tendance « de dépasser les complexes nationaux » de l'historiographie roumaine de ce temps, manifestée chez Bogdan précisément par l'intérêt qu'il accorda aux Bulgares et par l'importance particulière qu'il attribua au facteur slavo-bulgare dans la vie politique et culturelle du Moyen Âge roumain⁸. Par ailleurs, le succès de la nationalité que le très jeune savant roumain avait prêtée à la chronique, indubitablement importante, qu'il avait découverte⁹, s'explique, en bonne mesure, par la caution que lui avaient offerte deux illustres slavisants de l'époque : le premier, son professeur de Vienne Vatroslav Jagić, en lui ouvrant les pages de la prestigieuse revue de spécialité qu'il dirigeait et en accompagnant le texte édité de sa propre traduction latine; le second, Constantin Jireček, en commentant largement sa découverte et en adoptant sans réserves son attribution dans un ample article, paru à peine l'année suivante dans le même périodique¹⁰. Ultérieurement, la persistance de ce succès sera assurée aussi par la grande autorité reconnue à Bogdan lui-même, devenu à son tour un professeur renommé, membre de l'Académie Roumaine, le fondateur incontesté de l'école roumaine de slavistique.

Là est le principal motif pour lequel l'historiographie roumaine ne s'est plus préoccupée, jusque récemment, de « la chronique bulgare », ou « anonyme bulgare », comme on l'a couramment appelée, que, tout au plus, en tant que source externe, en raison de quelques informations l'intéressant, ainsi que pour son adaptation roumaine ancienne par Mihail Moxa, qui l'intégra vers 1620 dans son chronographe universel¹¹.

Et pourtant, dès 1901, Emil Kalužniacki avait affirmé catégoriquement que le texte considéré n'était, « purement et simplement », que la traduction d'un écrit grec, selon lui une compilation byzantine. Malheureusement, bien que fort

⁶ Bogdan, *Beitrag*, p. 491; idem, *Scieri*, p. 262.

⁷ John W. Barker, *Manuel II Palaeologus (1391–1425): A Study in Late Byzantine Statesmanship*, New Brunswick, New Jersey, 1969, p. 479–481; cf. Nastase, *Une chronique*, p. 111–114, avec bibliographie et discussion.

⁸ Voir récemment à ce sujet, Lucian Boia, *Istorie și mit în conștiința românească*, Bucarest, 1997, p. 115–117 (le passage cité, p. 115).

⁹ G. Mihăilă me fait observer que I. Bogdan n'avait pas encore 26 ans accomplis (il était né le 26 juillet 1864) lorsqu'il trouva la chronique, au début de l'année 1890. C'est vers la fin de cette année-là qu'il lut, à une séance du séminaire de Jagić, le travail qui devait paraître en 1891. Cf. G. Mihăilă dans Bogdan, *Scieri*, p. 19, 673.

¹⁰ Jireček, *Würdigung*.

¹¹ Voir Moxa.

précieuses, ses observations n'avaient été formulées que sommairement et fugitivement, dans deux renvois en bas de page¹², qui ont été pratiquement ignorés pendant trois quarts de siècle. A une seule exception notable près, celle d'Ivan Dujčev, lequel semble leur avoir reconnu quelque intérêt, pour conclure néanmoins que « cette chronique est en réalité l'oeuvre la plus importante de l'historiographie bulgare au Moyen Âge »¹³. Cette opinion réunit du reste les suffrages de toute l'historiographie moderne de Bulgarie, pays qui autrement ne possède aucune chronique médiévale à proprement parler. On comprend donc bien que, étudiée par maints spécialistes bulgares, traduite en bulgare moderne, propagée par des traités, des manuels scolaires et des anthologies¹⁴, « la Chronique anonyme bulgare » ait occupé comme telle une place de choix au sein du patrimoine culturel, comme aussi dans la conscience nationale, de la Bulgarie contemporaine.

Dans de pareilles conditions, une réaction face à l'aveu courant ne pouvait se manifester que de l'extérieur de ce pays, et même là elle ne s'est fait jour que tardivement et pas toujours avec conséquence.

Ainsi, le slavisant russe E.P. Naumov n'a vu initialement dans « la chronique bulgare » que la simple traduction d'une « chronique brève byzantine »¹⁵. En se fondant sur l'observation que la chronique sait que le Serbe qui tua le sultan Murad I^{er} à Kosovo Polje s'appelait Miloš, nom qui n'apparaît ailleurs sauf dans des sources plus récentes que la chute de Constantinople¹⁶, il en fait remonter la rédaction vers 1451–1452, c'est-à-dire le plus près possible de cet événement. Ultérieurement, la sympathie manifeste de son auteur pour l'empereur Jean VI Cantacuzène, détermine Naumov à rapprocher la chronique de Démètre Cantacuzène, écrivain de la seconde moitié du XV^e siècle, d'origine grecque, mais qui vivait dans le milieu slave méridional et dont l'oeuvre nous est parvenue, on le sait, en versions slaves¹⁷. Finalement, se fondant surtout sur

¹² Emil Kalužniacki, *Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius (1375–1393) nach den besten Handschriften*, Vienne, 1901, p. CIX et n. 1; idem, *Aus der panegyrischen Litteratur der Südslaven*. Vienne, 1901, p. 18, n. 1. Réédition anastatique des deux travaux en un seul volume. Londres, Variorum Reprints, 1971.

¹³ I. Dujčev, *La conquête turque et la prise de Constantinople dans la littérature slave de l'époque*, réimprimé dans idem, *Medioevo bizantino-slavo*, III, Rome, 1971, p. 361. Cf. Mihăilă, *Cronica evenimentelor*, p. 16, et idem, dans Moxa, p. 22.

¹⁴ Indications bibliographiques chez Mihăilă, *Cronica evenimentelor*, p. 15–16 et n. 9–15 (cf. idem, dans Moxa, p. 21) et, analytiquement, chez Tjutjundžiev, p. 20 sq.

¹⁵ E.P. Naumov, *Ob avtorstve Anonimnoj bolgarskoj hroniki XV veka*, dans « Sovetskoe slavjanovedenie », 3, 1969, p. 41–42.

¹⁶ Dans la version de Moxa, « Miloš Cobilici » (Moxa, p. 210, f. 145v.): cf. Μίλος Κοπιλήτης, dans une chronique brève byzantine, Schreiner, *Kleinchroniken*, I, n° 72 a/7, 8, p. 561. Pour des précisions, *infra*.

¹⁷ Idem, *Anonimnaja bolgarskaja hronika i problemy ...*, p. 230–258. Pour Démètre Cantacuzène, plus récemment, Antoine-Emile Tachiaos, *Nouvelles considérations sur l'oeuvre littéraire de Démétrius Cantacuzène*, dans « Cyrillomethodianum » I, 1971, p. 131–152 (avec bibliographie détaillée, p. 131–132, n. 1).

certains termes du texte (*vlastel*, *velmāž*), Naumov a replacé la chronique dans l'ambiance bulgare¹⁸.

Remarquons pour l'instant que Jean Cantacuzène, devenu après son abdication (novembre 1354) le moine Joasaph (Josaphat), fut par la suite le chef du parti anti-unioniste, jusqu'à la fin de sa vie (1383), et que de la sympathie du chroniqueur bénéficie aussi Jean VII, le basileus orthodoxe qui gouvernait Constantinople justement au moment où Bajazet fut obligé de lever le blocus¹⁹: tout cela nous ramène à la période même des événements plus proches relatés par la chronique, et non pas un demi-siècle plus tard. D'ailleurs, parmi les sources byzantines plus anciennes qui se sont perdues, mais que Chalkokondylès et Doukas ont utilisées, il y en avait aussi une « très favorable à Jean Cantacuzène, qu'elle présente dans des termes admiratifs »²⁰, tout comme notre chronique. Or, après celle-ci c'est justement chez Chalkokondylès qu'on rencontre pour la première fois le nom de Miloš. Mais nous reviendrons plus loin sur ce sujet, ainsi que sur les termes invoqués par Naumov.

En soumettant, à mon tour, cet écrit à une recherche détaillée, j'ai abouti à la conclusion qu'il ne constitue, en réalité, que la traduction slave, en moyen-bulgare, et partielle peut-être, d'une chronique byzantine aujourd'hui perdue²¹, remontant vers le début du XV^e siècle, et que j'ai attribuée au notaire du patriarcat de Constantinople Jean Chortasménos (vers 1370–1431)²². Cette ré-attribution a été adoptée par le renommé byzantiniste autrichien Herbert Hunger²³ – le connaisseur le plus qualifié de la vie et de l'oeuvre de Chortasménos lui-même²⁴ –, ainsi que par d'autres spécialistes reconnus, historiens et philologues, comme D.A. Zakythinos, Petre Ș. Năsturel, Matei Cazacu, Jean Gouillard, Hélène Ahrweiler, Emile Turdeanu²⁵.

¹⁸ E.P. Naumov, *Anonimnaja Bolgarskaja hronika XI' veka (Nekotorye voprosy tekstologii i terminologii)*, dans *Sbornik v čest na prof. dr. Hristo Gandev*, Sofia, 1985, p. 103–108

¹⁹ Cf. *infra*.

²⁰ Vasile Grecu, *Istoricul bizantin Duca*, dans « *Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice* », s. III, tome XXIX, 1946–1947, p. 605.

²¹ Ce qui confirme la brillante intuition d'E. Kalužniacki.

²² Nastase, *Une chronique*, p. 102–145; idem, *Chortasménos*, p. 389–404; cf. idem, *Eminescu, Moxa și Hortasmenos*, dans le volume collectif *Istoria ca lectură a lumii. Profesorului Alexandru Zub la împlinirea vârstei de 60 de ani*, Iași, 1994, p. 568 et n. 13, p. 570.

²³ Herbert Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I, Munich, 1978, p. 482.

²⁴ Voir idem, *Johannes Chortasmenos (ca 1370 – ca 1436/37). Briefe, Gedichte und kleine Schriften. Einleitung, Regesten, Prosopographie*, Text, Vienne, 1969 (travail fondamental). Cf. idem, *Johannes Chortasmenos, ein byzantinischer Intellektueller der späten Palaiologenzeit*, dans « *Wiener Studien* », 70, 1957 (= idem, *Byzantinische Grundlagen Forschungen*, Londres, Variorum Reprints, 1973, XXIV), p. 153–163. Chortasménos a fini sa vie comme métropolitain de Selymbrie, sous le nom d'Ignace (Ἰγνάτιος). Pour la date exacte de sa mort, 4 octobre 1431, voir Peter Schreiner, *Zum Tod des Johannes Chortasmenos*, dans « *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik* », 45, 1995, p. 219–221. L'auteur met en valeur une information, qu'il cite (p. 220 et n. 9) en précisant qu'elle avait été publiée par Irmgard Hutter, *Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften 4.1*: Oxford, Christ Church, Stuttgart, 1993, p. 157.

²⁵ D.A. Zakythinos, *Μεταβυζαντινά και Νεοελληνικά*, Athènes, 1978, p. 474 et n. 3; N. Beldiceanu et P.Ș. Năsturel, *La Thessalie entre 1454/55 et 1506*, dans « *Byzantion* », 53, 1983,

Une mention spéciale doit revenir au slavisant roumain G. Mihăilă, qui a pris en discussion, dans plusieurs de ses travaux, mes recherches sur la chronique connue comme bulgare, admettant leur principal résultat, – à savoir qu'il s'agit de la traduction slave d'une chronique byzantine – et en le renforçant même de sa propre contribution. En outre, il a aussi tendance à accepter l'auteur que je propose de l'original grec²⁶. Il a été suivi, seulement pour ce qui concerne le même résultat principal, par Alexandru V. Diță, dans un travail très peu diffusé²⁷.

Indépendamment de moi, dans un article publié en 1978, le byzantiniste allemand Peter Schreiner rejette la paternité bulgare de la chronique, qu'il considère comme une compilation tardive, de beaucoup postérieure aux faits qu'elle relate, puisés estime-t-il, à diverses sources, dont aussi des byzantines²⁸.

Aux contestations ci-dessus la réaction de l'historiographie bulgare a été catégorique: elle ne peut admettre la mise en doute, et d'autant moins la négation de l'identité bulgare de la chronique en discussion, qui selon elle est et doit rester un monument, aussi important que caractéristique de la culture bulgare médiévale. Celui qui s'est illustré plus particulièrement dans la défense de ces positions, est Ivan Tjutjundžiev, à travers plusieurs articles²⁹ et surtout dans sa thèse de doctorat (où il les met en valeur), *Bălgarskata anonimna hronika ot XV vek*³⁰.

En Roumanie, les prises de position contre la paternité bulgare de la chronique, que nous avons signalées, n'ont constitué que des exceptions sporadiques, ignorées de la quasi-totalité des historiens, lesquels, en général, ne se souviennent de cette source que lorsqu'ils s'occupent de la bataille dite de Rovine, continuant de renvoyer sans sourciller à « la chronique (anonyme) bulgare »³¹. En fait, il s'agit là d'une persévérance, mieux dit d'une inertie, personne en Roumanie

p. 114 et n. 40; P.Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIV^e siècle à 1654*, Rome, 1986, p. 96–97, n. 31; Matei Cazacu, *La littérature slavou-roumaine (XI^e–XIV^e siècles)*, dans « Etudes Balkaniques. Cahiers Pierre Belon », 4, 1977, p. 98. Pour les trois autres savants mentionnés, voir D. Nastase, *Eminescu, Moxa și Hortasmenos*, p. 572, n. 13.

²⁶ G. Mihăilă, *O nekotoryh proizvedenijah vizantijskoj literatury v slavjano-rumynskih sbornikah*, dans « Cyrillomethodianum », V, 1981, p. 98–99 et n. 54; *idem*, dans *Moxa*, notamment p. 21–22; *idem*, *Cronica evenimentelor*, p. 14 sq.

²⁷ Alexandru V. Diță, *"Fuga" și "restaurarea" lui Mircea cel Mare. Între realitate istorică medievală și ficțiune istoriografică modernă*, Bucarest, 1995, p. 59–60, n. 24.

²⁸ Peter Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken und die Annalistik bei den Südslaven*, dans « Bulgarian Historical Review »/ « Revue bulgare d'histoire », 6/2, 1978, p. 45. (Travail ayant fait l'objet d'une communication à l'Université de Sofia, en 1977, voir *ibidem*, p. 45, en note.)

²⁹ M'ont été accessibles: Ivan Tjutjundžiev, *Beležki vărhu Bălgarskata anonimna hronika ot XV v.*, dans « Vekove », 14/3, 1985, p. 24–28; *idem*, *Bălgarskata hronika ot XV v. i Hronika na vlaškija monah Mihail Moksa (1620 g.)*, dans « Istoričeski pregled », XLIII/4, 1987, p. 68–77; Kiril Kabakčiev, Ivan Tjutjundžiev, *Za istoričeskata stojnost na Bălgarskata hronika ot XV vek*, dans « Palaeobulgarica »/ « Starobălgaristika », XIII/2, 1989, p. 71–86.

³⁰ Veliko Tărnovo, 1992, 255 p. (abrégé ici, Tjutjundžiev). Le livre contient encore une réédition et une nouvelle traduction néo-bulgare de la chronique, ainsi que le facsimilé du texte manuscrit (avec omission, aux p. 232–233, d'une page – 443v. dans l'édition Mihăilă).

³¹ Voir, par exemple, tout récemment, Florin Constantiniu, *O istorie sinceră a poporului român*, II^e éd., revue et augmentée, Bucarest, 1999, p. 87.

n'ayant depuis lors pensé qu'il faudrait vérifier la thèse de I. Bogdan, forte qu'elle était du crédit accordé à son autorité, étayée, on l'a vu, de celle de quelques grands noms du passé.

Au demeurant, une telle vérification n'aurait pas été chose aisée, pour la simple raison que, unanimement cataloguée dans ce pays comme une source étrangère, « la chronique bulgare » n'a jamais bénéficié d'une traduction roumaine moderne (hormis, dans le cadre de certaines études, le passage concernant la bataille « de Rovine », ainsi que quelques brefs fragments ou des phrases isolées)³².

A l'exception de la Bulgarie, la situation n'est pas très différente pour les autres pays, dont les historiens non-slavisants ne disposent, outre le texte moyen-bulgare, que de son ancienne traduction latine, par V. Jagić, nécessitant parfois elle-même d'être vérifiée et d'accès difficile, publiée en annexe à l'édition de 1891 de I. Bogdan.

En considérant que pour connaître et résoudre les problèmes qu'il pose, il est indispensable que ce texte soit accessible à un cercle élargi d'historiens et, plus généralement, au public intéressé, je me suis résolu à en tenter la traduction par deux fois, l'une en roumain et l'autre – publiée ici-même – en français. Mais je n'ai pris cette décision qu'après qu'un spécialiste réputé, le professeur Emile Turdeanu, eût accepté de reviser et de corriger mes versions initiales dans ces deux langues, versions réalisées elles aussi avec le concours de mon collègue et vieil ami Petre Ș. Năsturel³³. Immobilisé, malheureusement, par une grave maladie chronique, le professeur Turdeanu n'a pu, comme il en avait manifesté l'intention, reprendre de nouveau ces traductions, en vue de leur donner une forme définitive. C'est ainsi qu'à la dernière vérification du texte roumain ont contribué les professeurs Ioan Caproșu et, surtout, Gheorghe Mihăilă. En confrontant ensuite derechef la version qui a résulté au texte moyen-bulgare, je m'en suis servi pour

³² La relation de la bataille dite de Rovine, traduite par Alexandru V. Diță, *Victoria românească de la Rovine (17 mai 1395)*, dans « Anale de istorie », XXXII/4, 1986, p. 33. Pour des citations tronquées du même passage, dans des traductions antérieures par, respectivement, I. Bogdan et P.P. Panaitescu, défectueuses selon Al.V. Diță, voir *loc. cit.* et n. 41. Cf. *idem*, "Fuga" și "restaurarea" ..., p. 59, n. 22 et, à la p. 12, reprise de la traduction mentionnée ci-dessus de l'auteur. Quelques citations et phrases, traduites par G. Mihăilă, *Cronica evenimentelor*, p. 22–26 et *idem*, dans Moxa, *passim*.

Tjujundžiev, p. 15 et n. 23, affirme que « la Chronique anonyme bulgare » a été « édité et traduite en Roumanie », renvoyant pour ce renseignement à « H. Mantsch, *Scriere [sic] alese*, p. 255–269 ». En réalité, comme j'en ai déjà fait mention (*supra* et n. 3), le texte conservé de la chronique n'a été édité que récemment « en Roumanie », par G. Mihăilă (dans Moxa, p. 343–350), mais, outre les fragments cités, il n'y a jamais été traduit en roumain (à l'exception, bien entendu, de la version libre et légèrement abrégée qu'en a donnée M. Moxa vers 1620 en Valachie et que G. Mihăilă réédita dans le même travail). Quant au renvoi à H. Mantsch, il est tout-à-fait erroné, ce dernier n'étant ni l'éditeur, ni le traducteur de la chronique, mais seulement le traducteur en roumain de *l'étude introductive* en allemand de I. Bogdan dans son travail de 1891, traduction que G. Mihăilă a intégrée dans Bogdan, *Scrieri*, p. 259–269.

³³ Qui a eu aussi l'obligeance de lire la présente introduction, me suggérant de lui apporter maintes améliorations, tant de contenu, que de forme.

mettre au point sa traduction française aussi. Que tous ceux qui m'ont permis d'aboutir à ce résultat, et en tout premier lieu l'admirable maître des études slaves (et pas seulement) Emile Turdeanu, trouvent ici l'expression émue de ma reconnaissance. Je souhaiterais enfin mentionner ma gratitude toute particulière à G. Mihăilă, lequel, outre ses attentives améliorations de ma version roumaine, m'a autorisé de reproduire en annexe son édition du texte slave de la chronique traduite³⁴.

Etant donné que ce que j'écris ici ne représente qu'une introduction à la traduction qui s'ensuit, je n'y discuterai pas, sauf exception obligatoire, les critiques portées à l'encontre de ma thèse quant à la chronique elle-même. Par contre, mon attention s'y concentrera, comme de juste, surtout sur les éléments philologiques et linguistiques à même de contribuer à faire connaître correctement ce texte, ainsi que, bien entendu, sur les éclaircissements susceptibles d'être apportés à certaines des informations qu'il recèle.

Faisant déjà lui-même une analyse de ce genre, G. Mihăilă a, entre autres, montré que, en général, les verbes de mouvement de tout le texte « permettent d'établir la direction à partir de Byzance et non de Bulgarie »³⁵. C'est ainsi que: le butin que les Turcs avaient capturé à la bataille de la Marica, ils « l'ont apporté [ПРИВЕДОШЕ] à Gallipoli »³⁶; le tsar bulgare Ionitza (Kaloïan), insulté du nom de Skiloïan (« Jean le Chien ») que lui donnaient les Grecs, *est venu* (ПРІИДЕ) attaquer Thessalonique³⁷; les bateaux apportant des secours chrétiens *sont venus* (ПРІИДОШЖ) à Constantinople (« la ville sainte ») assiégée par les Turcs³⁸; le prétendant Mousa et ses troupes balkaniques « *sont venus* [ПРІИДОШЖ] à Tsarigrad » et – je complète – « *ici* [ТЪ, l'opposé de ТАМО = là] on a fait une grande guerre ... en dehors de la ville »³⁹; les Turcs *apportèrent* des machines de guerre, pour abattre les remparts de Constantinople⁴⁰.

Au contraire, lorsque ce sont les Byzantins qui se déplacent, ou les Turcs (partant de l'espace byzantin), vers les Bulgares et les Serbes, les verbes de mouvement indiquent l'*éloignement* par rapport au point de départ: l'empereur Jean Cantacuzène *envoya* [ПОСЛА] des ambassades au tsar bulgare, puis ПОСИЛАЕТ « aux princes serbes » et ensuite il en *envoya* (ПОСЛА) une de nouveau, et aux Bulgares et aux Serbes⁴¹; en traversant les Dardanelles, « Amorat [= Mourad I^{er}] ...

³⁴ La version roumaine a été publiée sous le titre *Cronica expansiunii otomane, 1296–1418*. Traducere și studiu introductiv de Dumitru Nastase, dans le volume collectif *In honorem Ioan Caproșu. Studii de istorie*, Iași, 2003, p. 227–268, avec des *Addenda et Corrigenda*, dans « Studii și materiale de istorie medie ». XXI, 2003, p. 401–404.

³⁵ Mihăilă, *Cronica evenimentelor*, p. 22–23.

³⁶ *Loc. cit.*, p. 22. Cf.: *Sl.*, f. 442r.; *Fr.* II.

³⁷ *Loc. cit.*, p. 22–23. Cf.: *Sl.*, f. 442v.; *Fr.* IV.

³⁸ *Loc. cit.*, p. 23. Cf.: *Sl.*, f. 446v.; *Fr.* VII.

³⁹ *Loc. cit.* Cf.: *Sl.*, f. 447v.; *Fr.* VIII.

⁴⁰ *Loc. cit.* Cf.: *Sl.*, f. 446r.; *Fr.* VII.

⁴¹ *Loc. cit.* Cf.: *Sl.*, f. 440v., 441r.; *Fr.* I.

avec les Turcs ... *allèrent* [ΠΗΛΑΨΑ] à Sredec »⁴² [= Sofia]; etc. Il ne nous reste qu'à souligner que, dès le début, en avançant en Asie Mineure, les Turcs *arrivent* vers et dans les régions byzantines: Otman « *s'en vint* [ΠΡΪΝΑΕ] ... à Philadelphie et à Malaïna » et de même, « Orkan ... ΠΡΪΝΑΕ vers les pays des Grecs, où est la ville de Brousse »⁴³, et que les verbes de mouvement, relevés par G. Mihăilă, sont utilisés en fonction de cette optique *tout au long du texte entier, et jusqu'à sa fin*.

A l'orientation géographique byzantinocentrique correspondent, aussi bien le fait que la plupart des informations de la chronique concernent Byzance, que l'intérêt et la sympathie non dissimulés du chroniqueur pour les Grecs et, surtout, pour Constantinople « la ville sainte », comme il l'appelle pas moins de cinq fois⁴⁴, ainsi que pour ses habitants, « les pauvres Grecs »⁴⁵, comme il s'apitoie sur leur sort, quand il sont assiégés par les Turcs. Ce siège constitue le sujet du chapitre de loin le plus important de toute la narration (on l'a déjà dit: près du tiers) et, comme on l'a fait remarquer, l'investissement est poursuivi et décrit « de l'intérieur » de la capitale qui le subit⁴⁶. Quant à ses « pauvres » habitants, on les rencontrera de nouveau tels quels chez Doukas (οἱ... πτωχοὶ Πολίται = « les pauvres Constantinopolitains ») et chez Critobule (Οἱ... δυστυχεῖς Ῥωμαῖοι = « les ... malheureux Rhomées » [de la capitale assiégée par Mahomet II])⁴⁷. Aussi, dans leur prière, lors du siège, ces citoyens au désespoir levaient-ils tout à fait pareillement leurs bras, « vers le ciel » dans le texte slave (И ВЪЗ(А)ВЫГШЕ НА НБВ РѦЦѢ СВОИ⁴⁸), « vers Dieu » chez Doukas (χεῖρας... πρὸς Θεὸν αἶροντες)⁴⁹.

Mais ces concordances de détails appartiennent à un ensemble de correspondances, où l'on retrouve sous la plume des derniers chroniqueurs byzantins, puis de leurs continuateurs grecs sous la « Turcocratie », de nombreux éléments caractéristiques du texte traduit ici, depuis la similitude du plan, jusqu'à des informations – contenant parfois les mêmes erreurs – ainsi qu'à des formules,

⁴² *Loc. cit.* Cf.: *Sl.*, f. 441r.; *Fr.* II.

⁴³ *Sl.*, f. 440r.; *Fr.* I.

⁴⁴ Mihăilă. *op. cit.*, p. 23–24.

⁴⁵ Nastase, *Chortasménos*, p. 401 et n. 9. Cf. *infra*, n. 66.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 17; cf. Nastase, *Une chronique*, p. 128 sq.

⁴⁷ Doukas, p. 91, l. 23; Critobuli Imbriotae, *Historiae*, recensuit D.R. Reinsch, Berlin et New York, 1983, p. 73, l. 14–15; cf. aussi pour les mêmes, p. 69, l. 13–14: « les infortunés Rhomées » (τοὺς ταλαιπώρους Ῥωμαίους). Selon une chronique brève grecque, en 1386 une éclipse de soleil avait présagé la chute « des malheureux Rhomées » (τῶν δυστυχῶν Ῥωμαίων). Schreiner, *Kleinchroniken*, I, n° 54/6, p. 389. Cf. l'expression « les pitoyables Rhomées » (τοὺς ἀθλίους Ῥωμαίους), attaqués sans motif par le tsar bulgare « Skyloioannis », comme il est apostrophé aussi dans une note de Chortasménos, I. Dujčev, *Appunti di storia bizantino-bulgara. II. – Note marginali dei codici Vatic. Greco 163 e 325*, dans *idem*, *Medioevo bizantino-slavo*, I, Rome, 1965, p. 213. Donc, la même modalité d'exprimer des sentiments manifestés aux Grecs, non par les Bulgares – pour lesquels je doute qu'il y ait de telles correspondances – mais toujours par des Grecs, dont celui qui vit et raconte le siège de Bajazet est notre Chortasménos! Cf. Nastase, *Une chronique*, p. 127 sq. Pour « Skyloioannis », voir plus loin.

⁴⁸ *Sl.* f. 445r.; *Fr.*, VII.

⁴⁹ P. 91, l. 23.

voire des phrases entières, rencontrées d'abord dans la relation de notre manuscrit moyen-bulgare, et qui reviennent, plus ou moins modifiées – mais pas toujours et, en tout cas, facilement reconnaissables – dans les écrits de plusieurs des lettrés grecs! J'ai relevé, dans un travail antérieur, suffisamment de ces similitudes⁵⁰, dont je ne reprendrai, plus bas, que quelques-unes.

Par contre, je me permettrai de leur adjoindre maintenant deux exemples nouveaux, lesquels, à mon sens, illustrent encore mieux le caractère révélateur de l'un des éléments-clé de mon argumentation. En considérant, comme on l'a vu, que le texte slave que nous examinons représente la traduction d'un original grec perdu et afin d'identifier son auteur, j'ai mis entre autres en parallèle deux passages, « virtually identical »⁵¹, respectivement de notre chronique et d'une *Diegesis* byzantine⁵², que j'ai attribuée à Jean Chortasménos⁵³. Tous les deux se réfèrent au même moment du siège de Constantinople par Bajazet. Ils présentent, identiquement, le sultan regardant d'une hauteur la ville investie, dont il distribue les églises à ses « grands », pour qu'ils y fassent leurs demeures⁵⁴. Bajazet n'a pas pu réaliser ses intentions, mais Doukas nous fait savoir que, après la conquête de Constantinople, des familles turques se sont effectivement installées dans les monastères de la ville⁵⁵. En même temps, Critobule d'Imbros apporte à ce propos certaines précisions, qui semblent démarquer le projet de Bajazet, pour attribuer sa mise en pratique à Mahomet II: selon ce chroniqueur grec rallié au nouveau maître, Mahomet octroya à ses grands dans la ville conquise, outre des palais et des terrains, « de très belles églises, pour qu'ils s'en fassent des habitations »⁵⁶. Critobule a sûrement connu des relations grecques de l'expansion ottomane⁵⁷, perdues depuis: c'est précisément le cas de l'original byzantin que nous tâchons de dépister à travers sa transposition slave.

Les correspondances que j'achève sur ces exemples, réduisent à l'absurde l'éventualité que la source d'inspiration, et, en tout cas, le précurseur très étroitement apparenté, de toutes ces chroniques grecques (byzantines tardives et post-byzantines) ait été... bulgare. Un tel écrit, ne pouvait être que byzantin et antérieur à la chute de Constantinople. A son tour, la version conservée ne saurait donc être que la transposition en moyen-bulgare d'une source narrative grecque de ce genre.

⁵⁰ Nastase, *Chortasménos*, p. 395 sq.

⁵¹ J.W. Barker, *Manuel II Palaeologus ...*, p. 14, n. 29.

⁵² Paul Gautier, *Un récit inédit du siège de Constantinople par les Turcs (1394–1402)*, dans « *Revue des Etudes Byzantines* », 23, 1965, p. 108–109.

⁵³ Nastase, *Une chronique*, p. 134–144. Herbert Hunger, qui avait attribué d'abord ce texte à Chortasménos, avait ensuite renoncé à son attribution, qu'il a de nouveau reprise, à la suite de mes arguments en sa faveur. Voir les indications chez Nastase, *Chortasménos*, p. 392–393.

⁵⁴ Nastase, *Une chronique*, p. 136–137 et n. 136.

⁵⁵ Doukas, p. 399, l. 16–18.

⁵⁶ Critobuli Imbriotae, *op. cit.*, p. 83, l. 7–8 (τοῖς δε καὶ ναοὺς περικαλλεῖς, ὥστε εἶναι αὐτοῖς ἐξ κατοίκησιν).

⁵⁷ Nastase, *Chortasménos*, p. 403 et n. 10.

Il nous reste à voir si et, éventuellement, dans quelle mesure, le texte rescapé confirme la conclusion qui précède.

Même Tjutjundžiev se voit contraint d'admettre que dans ce texte, « les particularités syntactiques indiquent parfois une influence de la syntaxe grecque », mais pour soutenir que « ceci n'est pas une preuve suffisante pour nier la paternité bulgare » (de la chronique)⁵⁸. Pourtant, si les particularités syntactiques évoquées appartiennent à un ensemble plus important d'éléments dénotant l'influence de la langue grecque, ou, dans certains cas, sont même purement grecques, alors le poids de leurs témoignages réunis s'accroît jusqu'à devenir décisif pour déterminer l'identité de l'écrit qui les contient. Vue sous cet aspect, la situation du texte que nous examinons se présente tel qu'il s'ensuit.

Comme je l'ai dit, j'ai déjà montré⁵⁹ qu'on rencontre, mot à mot, certaines des expressions de ce texte dans des chroniques grecques. C'est ainsi que l'affirmation que les Turcs avançaient sans entraves, « n'ayant qui leur opposer résistance »⁶⁰ [НЕИМАЩЕ(М) КОГО СЪПРОТИВШѢЖЩА(Г) ИМЬ⁶¹], revient telle quelle chez Doukas (μη ἔχοντες τὸν ἀνθιστάμενον⁶²); « Amurat [Amorat], le fils d'Orkan » [Амуратъ сѣнь Орканъ(в)⁶³] (Mourad I^{er}) est identiquement désigné dans la chronique brève n° 22 de l'édition Schreiner (dans le texte, «... Ἀμουάτι, υἱὸν τοῦ Ὁρχάνη»⁶⁴); le contexte d'où nous avons cité l'expression « les pauvres Grecs »⁶⁵ réapparaît, dans des termes partiellement identiques, chez

⁵⁸ Tjutjundžiev, p. 54.

⁵⁹ Nastase, *op. cit.*, p. 399, 401, 403.

⁶⁰ *Fr.*, III.

⁶¹ *Sl.*, f. 442v.

⁶² Doukas, p. 35, l. 12.

⁶³ *Sl.*, f. 441r.

⁶⁴ Schreiner, *Kleinchroniken*, I, n° 22/20, p. 183. La chronique pourrait être datée peu après 1470/1471 (*ibidem*, n° 52, p. 188). « dem Datum der chronologisch letzten Notiz redigiert » (*ibidem*, voir p. 179; cf. p. 156). Cf. *ibidem*, n° 70/6, p. 543: ὁ σουλτάν Μουράτης, ὁ υἱὸς τοῦ Ὁρχάνη. Datée du 1^{er} août 1571, la dernière notice de cette chronique nous offre le terme *post quem* du manuscrit qui la contient (*ibidem*, p. 542). La partie où se trouve la mention citée est constituée d' « Exzerpte aus einer unbekanntenen Sultanchronik » (*ibidem*, p. 542).

Il est vrai que la même formule apparaît aussi dans des chroniques serbes. L'exemple le plus ancien se trouve dans la chronique dite *Cetinski* (*Amourat' syn' Orkanov'*, Ljub. Stojanović, *Stari srpski rodoslovi i letopisi*, Belgrade – Sr. Karlovci, 1927, p. 91), qui s'achève avec la mort du métropolitain Maxime Branković (1516). Mais elle appartient à un *zbornik* copié à la fin du XVI^e siècle (*ibidem*, p. XXXV), où il y a aussi une chronique serbe « nouvelle », qui pourrait être datée vers 1572 (*ibidem*, p. XXXIX). Une autre mention similaire (*Mourat' syn' Ochranov'* [sic !]) relève d'une liste des sultans ottomans, dressée pendant la seconde moitié du XVII^e siècle (*ibidem*, p. 305, 307). On le voit, le premier chronologiquement de ces exemples est grec et contemporain des œuvres des derniers chroniqueurs byzantins, tandis que les mentions serbes citées lui sont de beaucoup postérieures; quant à l'occurrence grecque suivante, contemporaine de la première de celles-ci, elle précède de presque un siècle sa correspondante serbe. Aussi, peut-on sûrement rapporter au moins la première des citations grecques ci-dessus à celle qui lui équivaut dans notre chronique.

⁶⁵ *Supra* et n. 45. Voir la note suivante.

Doukas⁶⁶. La conclusion générale tirée un peu plus haut est, bien entendu, valable aussi pour ces occurrences: la source d'inspiration, ou, en tout cas, l'oeuvre historique précédente réunissant les expressions relevées dans les chroniques byzantines citées, ne pouvait pas être bulgare, mais était, évidemment, byzantine.

Cependant, il y en a davantage encore.

Notre texte slave renferme aussi certains mots grecs qui ont frappé les chercheurs. L'un d'eux est le verbe ψοφῶ, à propos de la mort du sultan Mousa (« Musi »), en 1413: **Ψοφισα и Мѹси бѣ(г) в лѣтѣ х҃сѣкѣ**⁶⁷. Enregistré par I. Tjutjundžiev dans le glossaire de sa thèse⁶⁸ (« **Ψοφισати**, ... gr. ψοφήσω » [sic!]), ce n'en est pas moins un « grecisme remarquable », comme le souligne G. Mihăilă, qui lui donne le sens antique du verbe ψοφέω, « faire du bruit ... »⁶⁹. Je crois bien plutôt qu'il revêt ici toute sa signification populaire, conservée jusqu'à aujourd'hui, « crever, périr »; « morire da bestia », comme I. Bogdan déjà le notait⁷⁰. Quant à sa présence dans notre texte, spécifions que c'est le terme même sous lequel des chroniqueurs grecs enregistrent la fin justement de maints sultans turcs⁷¹. Un autre c'est **ακαθιστο**, le célèbre « Hymne Akathiste » byzantin, l'Ἀκάθιστος Ὑμνος, que l'on entonnait debout (« non assis », en grec ἀκάθιστος). En slave, le terme a été utilisé en traduction littérale (**нѣсѣдланѣе**⁷²), mais il y fut aussi introduit sous la forme **ακαθιστѣ**. Cependant, non avec la terminaison **ο**, **ακαθιστο**, comme il figure dans le manuscrit de la chronique, et qui en est la forme populaire purement grecque⁷³!

Nous arrivons maintenant de nouveau à une appellation qui a fait couler beaucoup d'encre: celle de **Скѣло[Г]дѣнѣ**. Il s'agit là du sobriquet injurieux Σκυλοῖωάννης (Jean le Chien), dont les Grecs désignaient le tsar bulgare Ioannica –

⁶⁶ Voir la prière des « pauvres Constantinopolitains et de l'empereur » (Doukas, p. 91, l. 23). Cf. *Sl.*, f. 445r.-v.: la prière de l'empereur et des « pauvres Grecs » (**αρεωσι грѣци**). Et aussi, lors de ces prières, qu'ils élèvent les bras, de la même manière, dans tous les deux textes (*supra*, n. 47, 48).

⁶⁷ *Sl.*, f. 447v.

⁶⁸ P. 225.

⁶⁹ Mihăilă, Notes, *Sl.*, VIII, n. 5. Cf. *idem*, dans Moxa, p. 216, n. 42.

⁷⁰ *Scrieri*, p. 268. Cf. *Fr.*, VIII.

⁷¹ ἐψόφησεν (il périt, il creva), pour Mourad II (mort en 1451) (Schreiner, *Kleinchroniken*, I, n° 34/17, p. 270. apparat) et pour Sélim II (mort en 1574) (*ibidem*, n° 65/30, p. 507).

⁷² Cf. un manuscrit du XV^e siècle, copié au couvent moldave de Neamts, en Roumanie. P.P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R.P.R.*, vol. I, Bucarest, 1959, n° 152, p. 208, f. 365–370.

⁷³ *Sl.*, f. 445r. Pour la discussion, Mihăilă, Notes, *Sl.*, VII, n. 3, et *idem*, *Cronica evenimentelor*, p. 25, n. 44. Pour la forme « slavisée », cf. aussi **ακαθισтѣ**, dans deux manuscrits slaves de Moldavie, du XVI^e siècle, donc contemporains du nôtre. P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 316, n° 219 et p. 324, n° 225, f. 263–292.

Dans son édition, Tjutjundžiev transcrit **ακαθισта** (comme d'ailleurs Bogdan aussi), en « slavisant » tacitement le mot, lequel, dans son glossaire de la fin de son livre, p. 192, est enregistré en tant que **ακαθистѣ**, – а, bien que, dans le facsimilé de la chronique, imprimé dans le même livre, on distingue très clairement, tant le **ο**, que l'**ο** final.

Kaloïan et sous lequel notre chronique le dénomme dans une phrase où il est traité avec une totale exécration⁷⁴. Les partisans de la paternité bulgare du texte ont tenté l'impossible pour accorder ce passage avec leur thèse, c'est-à-dire pour rendre explicable ce qui ne l'est pas. La dernière de ces tentatives appartient à I. Tjutjundžiev qui, n'acceptant pas les autres⁷⁵, estime que l'auteur « bulgare » de la chronique, pénétré, en général « par le souci de la destinée des peuples balkaniques à l'époque de la conquête osmane », comme aussi par son esprit orthodoxe, condamne ainsi par le vocable « Skilo[i]an » le tsar qui avait accepté l'union avec l'Église de Rome, « le souverain uni » lequel, attaquant « la ville sainte » de Thessalonique, « a été très justement puni » par son protecteur, saint Démètre⁷⁶.

Cette opinion est catégoriquement démentie par les derniers grands représentants de la culture et de l'Église bulgares de « l'époque de la conquête osmane »⁷⁷. En effet, le métropolite orthodoxe Joasaph de Vidin n'appelle nullement Ioannica Jean le Chien, mais bien « le grand tsar Kaloïoan » (... **ВЕЛИКОМЪ ЦАРЪ КАЛОЊАННЪ**)⁷⁸, cependant que pour l'illustre patriarche Euthyme de Tărnovo lui-même, il est – au superlatif et avec insistance! – « le très orthodoxe et très révééré tsar Kaloïoan » (**БЛАГОЧЪСТИВЪИШЊИ И СЛАВНЪИШЊИ ЦАРЪ КАЛОЊАН** ou **КАЛОЊАНЪ**)⁷⁹. Il est manifestement inconcevable qu'un lettré bulgare qui conserve encore vif le souvenir du tsariat et du patriarcat de Tărnovo aurait pu appeler « Skilo[i]an » un souverain de son pays, considéré aussi glorieux et tellement orthodoxe. Au demeurant, pour un tel *knižnik*, comment saint Démètre aurait-il pu se trouver à Thessalonique en 1207 (année de la mort de « Skyloïan »), étant donné que la tradition bulgare voulait que le grand martyr eût abandonné cette ville après sa conquête par les Normands (1185), pour s'établir ... à Tărnovo⁸⁰?

En revanche, qu'y avait-il de plus normal que de voir un écrivain byzantin traiter de la sorte le tsar bulgare « tueur de Grecs »? Or, on l'a vu, justement à l'époque où l'on rédigeait la chronique, ce dernier était apostrophé, toujours en tant que « Skyloïoannis » et au même diapason, par un écrivain byzantin, nul autre que Jean Chortasménos, dans des notes qu'il nous a laissées et qui attestent de multiples connexions avec notre texte précisément⁸¹.

Le miracle de saint Démètre perçant de sa lance le tsar abhorré est cité dans la chronique pour lui comparer l'acte héroïque accompli à Kosovo Polje par le

⁷⁴ Voir *Sl.*, f. 442v.–443r. et *Fr.*, III.

⁷⁵ Pour lesquelles, Tjutjundžiev, p. 65–66, cf. p. 23.

⁷⁶ *Ibidem*, p. 67.

⁷⁷ Pour les observations qui suivent, cf. Nastase, *Une chronique*, p. 105 et n. 29.

⁷⁸ E. Kalužniacki, *Aus der panegyrischen Litteratur ...*, p. 109, l. 17.

⁷⁹ *Idem*, *Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius ...*, p. 56, 95, 107.

⁸⁰ Voir, à titre d'exemple, G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*³, Munich, 1963, p. 335; A. M. Papadopoulos, *Ο Άγιος Δημήτριος εις την Έλληνικην και Βουλγαρικην παράδοσιν*, Salonique, 1971, p. 71 sq.

⁸¹ Cf. *supra*, n. 46; cf. aussi Nastase, *op. cit.*, p. 128 sq., en particulier p. 130–131 et n. 112, 113.

Serbe Miloš (« un certain guerrier très brave nommé Miloš ») en tuant le sultan Mourad I^{er} (« l'impur Amorat »)⁸².

On rencontre le nom du héros serbe dans différentes autres relations historiques, tant byzantines, que serbes, qui sont pourtant toutes postérieures à la chute de Constantinople. C'est, on l'a dit, ce que incita Naumov à dater notre chronique immédiatement avant 1453. Mais « celui qui nous apprend, avant même les chroniqueurs serbes, le nom de ce héros de Kosovo » est le Byzantin Chalkokondylès⁸³. Or, pour cet épisode, celui-ci invoque comme source de ses informations sa version grecque byzantine (« Les Hellènes – comme il appelle les Byzantins – disent... ») qui, à l'opposé du témoignage turc, exalte, selon lui, cet exploit⁸⁴ : c'est exactement ce qui fait aussi notre texte moyen-bulgare ! Entre les deux présentations de l'événement il y a en outre des points de détails communs ou convergents : « un homme très brave... Le nom de cet homme était Miloš » (Μηλόης) (Chalkokondylès) ; « un... guerrier très brave, appelé Miloš » (voir plus haut). Selon Chalkokondylès⁸⁵, « les entrailles d'Amorat sont restés à Kossovo, dans un tombeau impérial ». Or c'est justement de ces entrailles que parle aussi notre chronique, bien antérieure, dans un passage-clé : il y est dit, en effet, que Miloš (dont elle connaît donc le nom, en tout cas avant Chalkokondylès) « transperça d'abord de sa lance l'impur Amorat et lui fit sortir toutes *ses entrailles* [et] son âme immonde »⁸⁶. Nous sommes donc en droit d'inférer que le plus ancien des auteurs des deux textes comparés fût lui aussi un Byzantin et qu'il tira ses renseignements cités qui s'accordent avec ceux fournis par le chroniqueur grec plus récent, des mêmes dits des « Hellènes » que celui-ci. Ainsi, la première chronique à nous transmettre le nom du « très brave » Serbe ayant abattu Mourad I^{er} à Kosovo Polje s'avère être toujours byzantine, mais, tout en ayant eu recours à une source pareille à celle de Chalkokondylès, elle devance cette dernière de plus d'un demi-siècle.

Quant à la comparaison avec Skyloïoannis, elle n'existe, ni chez Chalkokondylès, ni chez les autres chroniqueurs, grecs ou serbes, qui ont enregistré l'événement. Il suffit néanmoins de nous rappeler que celui qui prouve son vif intérêt pour le même personnage, à partir des mêmes positions et en l'appelant du même sobriquet, est Ioannis Chortasménos⁸⁷.

⁸² *Sl.*, IV; *Fr.*, IV.

⁸³ Rade Mihalčić, *Les batailles de la Maritza et de Kosovo. Les dernières décennies de la rivalité serbobyzantine*, Symposium. Athens, 1993, *Byzantium and Serbia in the 14th Century*. Athènes, 1996, p. 109. Pour les sentiments favorables aux Serbes et pour l'admiration de l'acte de Miloš dont font preuve les sources *byzantines* de la bataille de Kosovo Polje, voir Henri Grégoire, *L'opinion byzantine et la bataille de Kossovo*, dans « Byzantion », 6, 1931, p. 247–251, où l'on résume aussi un « fort intéressant article », pour moi inaccessible, de N. Radojčić, *Les sources grecques de la bataille de Kossovo*, dans « Glasnik Skopskog naučnog Društva », 3–4, Skoplje, 1930, p. 153–175.

⁸⁴ Chalkokondylès, p. 49–51.

⁸⁵ *Loc. cit.*

⁸⁶ *Fr.*, IV; cf. *Sl.*, IV. Souligné par D.N.

⁸⁷ Voir *supra*, n. 47, 81.

Mais en dehors de toute discussion sur le fond, il nous faut remarquer que la forme **Скѡлоди** n'est qu'une transcription directe – une simple translittération – du grec **Σκυλοϊώαννης** = Jean le Chien, dont l'introduction dans notre texte moyen-bulgare ne peut être attribuée qu'à quelqu'un traduisant du grec. Or les exemples que nous avons enregistrés ne sont pas les seuls qui trahissent la plume de ce traducteur. En voici d'autres.

съ вѣсѣль ... κληροσ(м) = « avec tout ... le *clergé* »⁸⁸. Dans les langues des Slaves orthodoxes, les termes spécifiques pour le mot *clergé* sont slaves : *duhovenstvo* (russe, bulgare), *sveštenstvo* (serbo-croate). En slavon médiéval, on désigne les membres du *clergé* en tant que *svjaščenicî*. En outre, cette langue a adopté aussi le mot grec **κλήρος(κληροсъ)**, fixé ultérieurement sans la terminaison -ος (*klir, kler*). En l'occurrence néanmoins, on a reproduit en entier le terme grec **κλήρος**, au nominatif + la désinence slave de l'instrumental⁸⁹.

Рѡги⁹⁰. Provient de **ρήξ** qui, à son tour, transpose en grec le latin *rex*. En langage populaire **ρήγας**, le mot a pénétré aussi en slave⁹¹ (ici au pluriel). Toutefois, dans notre cas, il ne signifie pas *rois*, pour le mot *roi* la chronique usant du terme slave **крал** (appliqué aux rois Vâlkašin de Serbie et Sigismond de Hongrie)⁹², mais dénomme les « princes » (« knèzes », **кнаса**) qui accompagnent Sigismond: **рѡги гл[агол]а кнаса** = « *rygi* appelés princes »⁹³. Or, à l'époque, c'est dans les sources grecques qu'on rencontre l'égalité entre ces deux termes. Ainsi, une chronique brève byzantine nous fait savoir que, le 27 février 6933 (1425) « s'est endormi le grand régas Basile, prince de Moscovie ... » (ἐκοιμήθη ὁ μέγας ῥήγας Βασίλειος, αὐθέντης Μοσχοβίου⁹⁴). Mais, surtout cette égalité est systématiquement pratiquée par le Patriarcat de Constantinople dans sa correspondance avec l'Eglise et les princes des pays russes, dont le titre de

⁸⁸ *Sl.*, f. 445r. Souligné par D. N.

⁸⁹ Il est vrai, le cas est loin d'être unique, mais l'usage de ce terme est, en général, le résultat d'une forte influence grecque. C'est ainsi qu'on le rencontre, par exemple, en Valachie, au XVI^e siècle, dans les hautes sphères de l'Eglise, dirigée alors par des métropolitains grecs. Voir dans une attestation du 10 mai 1537, parmi les témoins, « toujours du *cleros* métropolitain: le pape Stan ... » (ΕΙΠΕΘΕ Η ΩΤ ΚΛΗΡΟΣΑ ΒΛΑΧΙΚΗΝΑ: ΠΟΠ ΣΤΑΝ ...). *Documenta Romaniae Historica*, B. Țara Românească, IV, édité sous la direction de Damaschin Mioc, Bucarest, 1981, acte n° 34 (souligné par D. N.). Cf., par contre, dans la chronique de cour du prince de Moldavie Etienne le Grand, conservée dans une copie de même époque: « ... tous les membres du clergé » = **весь причеть съ ж ценинчъскыи**, *Cronicile slavo-române din sec. XI'–XI'I publicate de Ioan Bogdan*, ediție revăzută și completată de P.P. Panaitescu, Bucarest, 1959, p. 45, l. 21. Pour *svjaščennici* dans un manuscrit « du début du XVI^e siècle », conservé au monastère moldave de Putna (Roumanie), glossé en roumain « vladicii, preoții » (« les évêques, les prêtres »), voir Radu Constantinescu, *Texte românești în arhive străine*, Bucarest, 1977, p. 128, n^{os} 163–167.

⁹⁰ *Sl.*, f. 443v.

⁹¹ Tjuťjundžiev, p. 96, n. 18, cf. p. 216 s. v.

⁹² *Sl.*, f. 441v.-442r.; f. 443v.-444r.; cf. **Марко Краљеви(ч)**, *Sl.*, f. 443r. *Fr.*, V.

⁹³ *Sl.*, f. 443v. *Fr.*, VI.

⁹⁴ Schreiner. *Kleinchroniken*, I, n° 93/4. p. 627. Souligné par D. N.

knèze, ou de grand *knèze*, y était remplacé par – ou, mieux dit, échangé avec – celui de ῥήξ, respectivement μέγας ῥήξ⁹⁵. Qui plus est, quelques-unes des pièces connues de cette correspondance ont été rédigées par Jean Chortasménos lui-même en sa qualité de notaire du synode patriarcal⁹⁶.

Les toponymes sont souvent enregistrés sous leur forme grecque, ou encore celle-ci transparait visiblement sous le vêtement slave.

Karmian (dans le texte, на Кармиѣни; “wohl Karmîân”⁹⁷), se retrouve, pareillement, chez Doukas (Καρμιάν)⁹⁸.

Le nom de la ville d’Andrinople n’est pas le slave (moyen-bulgare Одринь⁹⁹), mais le grec, Ἰνδριανόπολις¹⁰⁰ = Ἀνδριανόπολις, tel qu’il figure dans maintes chroniques brèves¹⁰¹. La même phrase cite, avec sa dénomination grecque, la ville de Néapolis (Νεάπολι = Νεάπολις, aujourd’hui Kavala), ainsi que Constantinople, d’une manière faite pour attirer notre attention. Mentionnée le plus souvent (on l’a vu, cinq fois) seulement comme « la ville sainte », la capitale byzantine est appelée deux autres fois Tsarigrad¹⁰² et une fois, dans la phrase à laquelle nous nous sommes arrêtés, Κωνσταντῆ[νο]βερδα, la ville de Constantin¹⁰³, ce qui n’est que la traduction littérale de son nom grec, Κωνσταντινούπολις¹⁰⁴. A elle seule, cette phrase réunit donc les dénominations, toutes grecques, de trois villes byzantines, dont la capitale même de l’empire.

⁹⁵ Fr. Miklosich et Jos. Müller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani, MCCCXI–MCCCCII* ... Ediderunt ..., I–II, Vienne, 1860–1862. Actes n^{os}, I: 139, 151, 264, 266–269, 318, 320–323; II: 337, 404, 444, 447, 449, 556. Notons en passant que celui qui, dès 1347, « abandoned the usual title of ἄρχον, with which the Byzantins had hitherto addressed the ruler of Moscow, and addressed the Grand Prince Symeon as: εὐγενέστατε μέγα ῥήξ πάσης Ῥωσίας... », fut l’empereur Jean VI Cantacuzène. A.E.N. Tachiaos, *The Testament of Photius Monembasiotes*, dans « *Cyrrillomethodianum* », 8–9, 1984–1985, p. 90, n. 56.

⁹⁶ Fonction dans laquelle il est attesté en 1391–1407 et que, vraisemblablement, il détenait encore vers 1415. H. Hunger, *Johannes Chortasménos (cca 1370 – cca 1436/7)* ..., p. 14–15. Voir, de même: idem, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen National Bibliothek*, Teil I, Vienne, 1961, n^o 48, p. 56; A. Turyn, *The Byzantine Manuscript Tradition of the Tragedies of Euripides*, Urbana, 1957, p. 389–397; J. Darrouzès, *Le registre synodal du patriarcat byzantin au XIV^e siècle*, Etude paléographique et diplomatique, Paris, 1971, p. 18–21, 76–77. Pour les copies d’actes patriarcaux que J. Darrouzès attribue à Chortasménos, s’échelonnant chez Miklosich – Müller, II, depuis la fin de 1399 jusqu’à celle de 1401, *loc. cit.*, p. 76–77. Cf. aussi plus loin.

⁹⁷ Bogdan, *Beitrag*, p. 526 et n. 2.

⁹⁸ Voir Dukas, *Index nominum et rerum*, p. 460, s. v. Cf. Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica*², II. Berlin, 1958, s. v. Καρμιάν, Κερμιανός. Cf. aussi Nastase, *Chortasménos*, p. 403.

⁹⁹ G. Mihăilă, dans Moxa, p. 189, n. 9, p. 212, n. 22.

¹⁰⁰ *Sl.*, f. 444v.; cf. Mihăilă, *loc. cit.*, p. 212, n. 22.

¹⁰¹ Schreiner, *Kleinchroniken*, I, les chroniques (dans certains manuscrits avec la variante – vouπ –, voir l’apparat critique): 53/4, p. 379; 54/3, p. 388, 54/41, p. 392; 55/4, p. 398; 60/7, p. 451; 61/5, p. 458; 63/II 4, p. 473; 69/3, p. 529; 70/9, p. 544; 72/3, p. 555; 96/4, 6, p. 636, 637.

¹⁰² *Sl.*, f. 442r., f. 447r.

¹⁰³ *Sl.*, f. 444v.; *Fr.*, VII.

¹⁰⁴ En un seul mot dans le manuscrit (comme aussi en grec). Voir fac-similé, Tjutjundžiev, p. 234.

Pour achever ce chapitre, notons encore le nom de la colonie génoise de la mer Noire Amastris, dans le texte **Ἀμαστρο**¹⁰⁵, qui en est l'accusatif grec populaire de l'époque, tel qu'on le rencontre dans des « chroniques brèves » ('Αμαστρον, Ἄμαστρο¹⁰⁶). Outre ceux-ci, on retrouve pas mal d'autres toponymes byzantins dans le même texte; mais, ou bien ils ont pénétré aussi en slave, ou bien ils apparaissent sous des formes corrompues. Pour éviter des discussions inutiles, nous ne les citerons donc pas, ceux que nous avons retenus étant et suffisants et éloquents à souhait.

Dans notre chronique, d'un intérêt à part pour le chercheur s'avère la manière dont on a enregistré certains noms de personnes.

J'ai depuis longtemps établi que pour le chroniqueur les tsars bulgares qu'il cite sont des souverains étrangers¹⁰⁷. Cette constatation est étayée maintenant par le fait que les verbes de direction *partent de Byzance* vers ces derniers¹⁰⁸. Ainsi, l'information que Jean VI Cantacuzène « a envoyé [des messagers] au tsar bulgare Alexandre »¹⁰⁹ ne saurait être que de source byzantine; mais, de surcroît, la manière dont on y mentionne le destinataire de cette ambassade (dans le texte, **βλγαρσκομῶ π(α)ρῷ πλεξιανρῶ**) renvoie directement à ... Jean Cantacuzène, lequel dans ses Mémoires, l'appelle exactement de la même façon: dans le texte, au même cas aussi, τῷ Μυσῶν [*i.e.* Bulgares] βασιλέως Ἀλεξάνδρου¹¹⁰.

Mais peut-être encore plus révélatrice est la graphie des noms de quelques-uns des héros de la chronique.

Un personnage-clé comme Jean Cantacuzène lui-même y est toujours appelé, simplement, *Katakuzin*, ou *Kantakuzin* (**ΚΑΤΑΚΩΖΙΝΗ, ΚΑΝΤΑΚΩΖΙΝΗ**)¹¹¹: c'est le nom (Καντακουζινός) sous lequel il est enregistré par les textes grecs, après son abdication (même lorsque, exceptionnellement, il est encore intitulé empereur)¹¹². Mais comme cette manière d'appeler Jean VI a été empruntée aussi par certains lettrés slaves¹¹³, passons à un autre nom, celui de Mousa. Prétendant au trône, puis sultan de la partie européenne de l'empire ottoman scindé, ce fils de Bajazet I^{er} est

¹⁰⁵ *Sl.*, f. 446v.

¹⁰⁶ Schreiner, *op. cit.*, I, n° 63/16, p. 476; n° 70/29, p. 546. *Loc. cit.*, p. 546, apparat.

¹⁰⁷ Nastase, *Une chronique*, p. 105.

¹⁰⁸ *Supra*.

¹⁰⁹ *Sl.*, f. 440v.; *Fr.* I; *cf. supra*.

¹¹⁰ Ioannis Cantacuzeni ..., *Historiarum*, libri IV, cura L. Schopeni, vol. I, Bonn, 1828, p. 394.

¹¹¹ *Cf.* D.A. Zakythinou, *Καντακουζινός - Κατακουζινός*, dans «*Ελληνικά*», 3, 1930, p. 545–546.

¹¹² Outre Doukas, Chalkokondylès et Pseudo-Phrantzès, voir des témoignages plus anciens chez: P. Gautier, *Un récit inédit du siège de Constantinople ...* p. 100–117; Jean Meyendorff, *Projets de concile oecuménique en 1367. Un dialogue inédit entre Jean Cantacuzène et le légat Paul*, dans «*Dumbarton Oaks Papers*», 14, 1960 = idem, *Byzantine Hesychnism: Historical, Theological and Social Problems*, Londres, Variorum Reprints, 1974, XI, p. 147–177 (le texte édité, p. 169–177).

¹¹³ Voir, par exemple, le Chronographe abrégé du patriarche Nicéphore, dans la version en slavon serbe continuée, le passage extrait par G. Mihailă, dans Moxa, p. 343.

appelé dans la chronique *Mousi* (Μῦσι)¹¹⁴, la forme grecque la plus fréquente sous laquelle son nom figure dans les chroniques byzantines (Μουση, Μουσης)¹¹⁵. Dans les Annales serbes, il n'est appelé qu'une fois *Mosija* (Μοσιја)¹¹⁶ et une autre *Musij*¹¹⁷, exceptions à la règle selon laquelle son nom y figure comme *Musia* (Μωσιја); cette graphie est passée en Moldavie¹¹⁸, mais *pas* dans la copie, toujours moldave, de la chronique analysée ici.

De tous ceux mentionnés dans cette source, il n'y en a que deux dont, comme marque d'honneur, on fait précéder le nom du qualificatif *kyr* (κυρ) = *seigneur*, ou *sire*, en grec – et dont les caractères cyrilliques reproduisent avec application la graphie grecque du mot (κυρ). Rien d'étonnant donc si ces deux personnages sont l'empereur byzantin Manuel II Paléologue¹¹⁹ et le patriarche oecuménique Antoine IV¹²⁰, celui dont « le rôle important » relevé par le chroniqueur « dans la défense de Constantinople contre les Turcs »¹²¹ est mis en relief aussi par ce vocable très respectueux¹²². Tout au contraire, aucun des tsars bulgares dont le même texte fait mention, ne bénéficie d'un tel hommage, pour ne plus parler du fait si significatif que les prélats bulgares et, en général, l'Eglise bulgare, brillent par leur absence dans la chronique¹²³ si longtemps prise pour bulgare.

Que cette marque de considération vient de la part d'un Byzantin, cela est confirmé (si besoin en est encore) par les sources narratives byzantines tardives, qui appliquent couramment le même qualificatif – ou sa variante synonyme *κυρις* – aux empereurs de Byzance et aux membres de leurs familles¹²⁴, ainsi qu'aux chefs de l'Eglise byzantine¹²⁵. Quelques-unes des chroniques citées l'utilisent justement pour Manuel II¹²⁶ et Antoine IV¹²⁷, qu'en outre l'une d'elles met en relation, dans

¹¹⁴ *Sl.*, f. 447v.

¹¹⁵ Schreiner, *Kleinchroniken*, les chroniques: I, 63/1 e, p. 472 (Μουση, Μουσι); 64/1 d, e, p. 493 (Μουσι); 75/4 e, f, p. 571 (Μουση); III, 71a/10, p. 159 (Μουσης). Parfois, dans le même texte, en dehors de cette forme on use aussi de la variante *Μωσης*, *ibidem*, I, 9/39, p. 97. Cf. Gy. Moravcsik, *op. cit.*, s. v. Μουσας (Μουση, Μουσης, Μουσι).

¹¹⁶ Ljub. Stojanović, *Stari srpski rodoslovi i letopisi*, p. 221, n° 607.

¹¹⁷ *Ibidem*, p. 114, n° 201.

¹¹⁸ Voir la chronique dite serbo-moldave (en réalité chronique des « empereurs chrétiens »), dans *Cronicile slavo-romîne din sec. XV–XVII ...*, p. 190, l. 8.

¹¹⁹ *Sl.*, f. 447v.

¹²⁰ *Sl.*, f. 445r. Cf. Mihăilă, *Cronica evenimentelor*, p. 25, n. 42.

¹²¹ Tjutjundžiev, p. 69, mais qui attribue la mention au chroniqueur « bulgare ».

¹²² Mais que Tjutjundžiev, p. 69, 91, « bulgarise » en le rendant tacitement par *gospodin*.

¹²³ Jireček, *Würdigung*, p. 276; E. Kalužniacki, *Werke ...*, *loc. cit.*; cf. Mihăilă, *loc. cit.*

¹²⁴ Schreiner, *Kleinchroniken*, I, les chroniques: 5, p. 55–56; 7/9, p. 64; 9/39, p. 97; 10/9, p. 104; 11/5, p. 106; Sphrantzès, *passim*.

¹²⁵ Schreiner, *op. cit.*, I, p.: 65/10; 104/9 (1392, Antoine IV!); 75/6 (Arsène); 148/7 (Basile II Kamatéros); etc., etc.

¹²⁶ *Ibidem*, p. 97/39, 104/9.

¹²⁷ *Ibidem*, p. 65/10, 104/9.

Chortasménos devient notaire du synode patriarcal peu avant le 9 décembre 1391¹³⁶, année quand commence le règne de Manuel II et quand Antoine IV remonte une seconde fois sur le siège patriarcal de Constantinople. Au premier, il adressera « des discours encomiastiques »¹³⁷, et il servira l'autre jusqu'à la fin de son pontificat (et de sa vie), en 1397¹³⁸. Mais la plupart des actes rédigés par Chortasménos appartiennent à la période de retournement orthodoxe des années 1399–1401¹³⁹, sous le gouvernement du « très pieux » Jean VII. Parmi eux, la lettre par laquelle le patriarche Matthieu I^{er} demande au métropolitain Cyprien de Kiev d'appeler le grand ρήξ de Moscou et les autres princes russes à la rescousse de Constantinople, en lui annonçant en même temps que « son puissant et saint autocrate » Manuel II avait quitté la capitale assiégée pour se rendre en Occident, et que son neveu (Jean VII) avait « reçu l'empire » de ses mains, en devenant « prince et basileus des Chrétiens, par la grâce de Dieu¹⁴⁰ ».

Toujours dans cet important document, on fait un ardent éloge de la capitale assiégée, en l'appelant « cette ville sainte » (ἀγία πόλις)¹⁴¹, tout comme dans notre chronique. A la même époque, on rencontre une célébration de Constantinople du même type (mais plus fournie), sous la plume du réputé théologien orthodoxe, l'anti-unioniste Joseph Bryennios (ou Vryennios) (vers 1350–1431/1438 [peu après 1431]), bien connu par Chortasménos, qui l'intitule philosophe dans une lettre qu'il lui adresse et qui témoigne de son admiration pour lui¹⁴². Or Bryennios aussi qualifie Constantinople de ville sainte (πόλις ἀγία), avec en plus l'affirmation qu'elle est la plus sainte des douze premières cités de l'Oecumène¹⁴³.

Enfin, ses rapports avec le palais impérial sont attestés par Chortasménos en personne qui, tombant malade, se lamente que la chose devait lui arriver fatalement, étant donné qu'il « passait son temps à la cour, et que pour cela il était forcé de déjeuner au coucher du soleil et de dîner pendant la nuit, à des heures indues »¹⁴⁴.

¹³⁶ H. Hunger, *Johannes Chortasmenos (ca. 1370–ca. 1436/7)...*, p. 14.

¹³⁷ E. Kriaras, *Γλωσσοφιλολογικά σε κείμενα του Ιωάννου Χορτασμένου*, dans « Byzantina », 11, 1982, p. 191. Cf. H. Hunger, *op. cit.*, p. 125–126, 198–199 (n° 42); texte: p. 217–224 (n° V). Ses lettres adressées à Manuel II, p. 176 (n° 26), 201 (n° 45), 204–205 (n° 49).

¹³⁸ Le second pontificat d'Antoine IV dure de mars 1391 jusqu'à sa mort survenue en mai 1397.

¹³⁹ Voir notamment les copies d'actes patriarcaux que Jean Darrouzès, *Le registre synodal du patriarcat byzantin au XIV^e siècle*, p. 76–77, lui attribue et qui s'échelonnent chez Miklosich-Müller, *op. cit.*, II, de la fin 1399, jusque vers la fin 1401. Cf. *supra*, et n. 95.

¹⁴⁰ Miklosich-Müller, *op. cit.*, II, n° 556, p. 359–361. Cf. Nastase, *loc. cit.*, p. 132–133. Pour les liens étroits de Chortasménos avec des familiers (οἰκεῖοι) de Jean VII, H. Hunger, *op. cit.*, p. 45, 75–77, 91–94, 127–129. Une traduction anglaise de l'acte, chez J.W. Barker, *op. cit.*, p. 202–204.

¹⁴¹ Miklosich-Müller, *op. cit.*, II, p. 361.

¹⁴² H. Hunger, *op. cit.*, p. 161–162, lettre n° 11, ligne 1: Τῷ τιμιωτάτῳ ἐν μοναχοῖς καὶ φιλοσόφῳ κυρῷ Ἰωσήφ. Cf. ligne 48.

¹⁴³ Erwin Fenster, *Laudes Constantinopolitanae*, Munich, 1968, p. 250–251. Pour Joseph Bryennios, en dernier lieu, Nikolaos Ch. Ioannidis, *Ὁ Ἰωσήφ Βρυέννιος. Βίος – Ἔργο – Διδασκαλία*, Athènes, 1996.

¹⁴⁴ E. Kriaras, *op. cit.*, p. 198.

La manière dont la chronique présente les deux empereurs byzantins et le patriarche de Constantinople si proches de Chortasménos, ainsi que les autres indices mis en lumière par les sources examinées à ce propos, montrent, une fois de plus, que l'auteur de cet écrit ne saurait être différent de Chortasménos lui-même.

J'insisterai davantage sur la façon dont est appelé le sultan Soliman I^{er} (1403–1411) dans une phrase citée auparavant, mais encore dans d'autres endroits du texte: « Tsalapi Musulman » (Παλαπι Μουσουλμανης)¹⁴⁵.

I. Tjutjundžiev soutient que « ce surnom est resté inconnu des écrivains byzantins et des auteurs des chroniques brèves byzantines », ce qui, selon lui, « excluerait la possibilité que la chronique ait été écrite par un Byzantin »¹⁴⁶. La source de son information à laquelle il renvoie est l'étude de 1892 de Jireček. Si Tjutjundžiev l'avait vérifiée, comme il aurait fallu, d'après l'édition critique par P. Schreiner des chroniques brèves byzantines (qu'il cite ailleurs dans son livre, ce qui suppose qu'il la connaît), il aurait pu constater que Soliman I^{er} y est mentionné, tout comme dans notre chronique, en tant que « Mousoulman tsalapis » (Μουσουλμάν τζαλαπίης), « Moursouman [sic!] Tsalapis » (Μουσουλμάν τζαλαπίης)¹⁴⁷, parfois seulement « sultan Tsalapis » (σουλτάν Τζαλαπίης)¹⁴⁸, ou « sultan Tselapis » (σουλτάν Τζελαπίης)¹⁴⁹, voire simplement « tselepis »¹⁵⁰: il aurait ainsi pu éviter une telle affirmation, aussi catégorique que sans fondement.

Mais Tsalapi, et même le « grand Tsalapi » (Παλαπι Βελικκι)¹⁵¹, est appelé, toujours dans notre chronique, et le fils révolté de Mourad I^{er}¹⁵². En commentant l'épisode, Tjutjundžiev croit pouvoir préciser que ce personnage s'appelle Čelebi, « nom ... populaire parmi les Slaves de la Péninsule Balkanique »¹⁵³.

Précisons à notre tour, qu'à l'époque de la chronique *čelebi* n'était pas un nom, mais bien un titre « accordé aux fils du sultan régnant »¹⁵⁴. Il est vrai qu'en

¹⁴⁵ *Sl.*, chap. VIII, où il est appelé ainsi par quatre fois (dont une fois, simplement Tsalapii – dans le texte, съ Παλαπιεμъ ...).

¹⁴⁶ Tjutjundžiev, p. 151.

¹⁴⁷ Schreiner, *Kleinchroniken*, I, n° 97/2, 3, p. 639.

¹⁴⁸ *Ibidem*, n° 9/39, p. 97.

¹⁴⁹ *Ibidem*, n° 64/1e, p. 493.

¹⁵⁰ Dans le texte, «... τὸν τζελεπί...», *ibidem*, III, n° 71a, 11, p. 159.

¹⁵¹ *Sl.*, f. 441v.

¹⁵² Pour « le complot des deux fils d'empereurs », c'est-à-dire de ce fils de Mourad I^{er} et d'Andronic, le fils de Jean V Paléologue, contre leurs propres pères, Nastase, *Une chronique*, p. 121–122, avec des sources (dont Chalkokondylès, Doukas et Pseudo-Phrantzès) et bibliographie (ajouter Tjutjundžiev, p. 123–124); cf. p. 157. Pour la justification de la présence de cet épisode dans notre chronique, voir *Fr.*, n. 10.

¹⁵³ Tjutjundžiev, p. 124.

¹⁵⁴ G. Mihăilă, dans Moxa, p. 209, n. 2. Cf. Jireček, *Würdigung*, p. 264: « ... die bulg. Chronik... nent den Sohn Murad's den "grossen Prinzen", Παλαπι Βελικκι, von čelebi, in mehr osttürk Form čalabi ». Pour d'autres utilisations de ce terme et pour son sens général de « monsieur », de personne bien élevée, acquis en turc, voir le compte rendu de Laurențiu Vlad sur Moxa, dans la

bulgare le mot s'est conservé sous la forme *челебу*, qui pourtant n'est pas celle de la chronique, où, on l'a vu, il est écrit partout *Tsalapi(i)* (Цаллпн, Цаллпн̄). Or cette graphie résulte de sa translittération en grec, duquel, comme on le sait bien, manque l'affriquée *č*, suppléée alors par le groupe *τσ* = *ts*, transposé à son tour en slave par **Ц**. Rencontré plus haut sous la forme *τσαλαπῆς*¹⁵⁵, le même titre apparaît encore dans diverses sources grecques (byzantines et post-byzantines), le plus souvent sous la même graphie¹⁵⁶ ou, parfois, sous la variante *τσελεπής*, *τσελεπί*¹⁵⁷.

Dans une chronique réellement bulgare, le terme qui nous occupe aurait été indiscutablement enregistré avec sa prononciation et graphie slaves, **Цаллп̄а**, **Челеп̄а**, comme il l'est en effet dans les annales serbes¹⁵⁸, ou dans les documents slavo-roumains (**Челлпн**)¹⁵⁹, en tout cas avec **Ч** (= *č*) et non pas avec **Ц** (= *ts*). Cette dernière graphie prouve, avec une parfaite clarté, que le terme ainsi écrit a été transposé tel quel d'un texte grec.

C'est comme cela pareillement que s'expliquent à la fois « les particularités syntactiques » influencées par le grec, particularités reconnues par Tjutjundžiev lui-même¹⁶⁰, mais encore le penchant que dénote la version moyen-bulgare pour les grecismes. Les résultats auxquels a abouti notre enquête exigent même que nous ajoutions aux grecismes déjà relevés encore d'autres termes de cette version, utilisés en grec byzantin, en les considérant comme susceptibles d'avoir la même explication, qu'ils aient été ou non adoptés par certains écrits slaves.

Si[n]glit (сѣглит, сѣглитѡм¹⁶¹); gr. σύγκητος (sénat), prononcé singlitos, le groupe *γκ* étant transposé en slave par son correspondant **гк**, ou, parfois, par **гг**. Ici néanmoins, dans les deux cas, le mot ne retient qu'un seul **г**, ce qui reproduit phonétiquement la prononciation populaire grecque, où *v* (*n*) disparaît ou est pratiquement imperceptible¹⁶². **Клтрѣгь**¹⁶³ = galère, gr.

« Revue des études sud-est européennes », XXIX/1–2, 1991, p. 128 et n. 5 (avec des informations fournies par le turcologue Mihai Maxim).

¹⁵⁵ *Supra*, et n. 144–150.

¹⁵⁶ Schreiner, *Kleinchroniken*, I, n° 9, p. 95; n° 75/4 e, f, p. 571; Sphrantzès, p. 4, l. 22.

¹⁵⁷ Schreiner, *Kleinchroniken*, I, n° 63/1 e, p. 472; n° 64/1 d, p. 493. Pseudo-Phrantzès, p. 190, l. 19. Pour les deux variantes, cf. Gy. Moravcsik, *op. cit.*, II, s. v. *τσαλαπής*, *τσαλάπης*, *τσελεπής*. Pour la différence, rapportée à notre cas, entre la forme bulgare *челебу* et celle grecque *τσελεμής*, cf. Mihăilă, dans Moxa, *loc. cit.*

¹⁵⁸ Ljub. Stojanović, *op. cit.*, p. 223. I. Bogdan, *Letopisețul lui Azarie*, dans « Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice », seria II, tome XXXI, 1908–1909, Bucarest, 1909, p. 130, 142.

¹⁵⁹ Chrysobulle de Mircea l' Ancien, 1415, juin 10 (*Documenta Romaniae Historica*, B., I, P.P. Panaitescu et Damaschin Mioc éd., Bucarest, 1966, acte n° 38).

¹⁶⁰ *Supra*, et n. 57.

¹⁶¹ *Sl.*, f. 445r.

¹⁶² Cf. les chroniques slavo-moldaves, toujours de rédaction moyen-bulgare, mais qui sont des écrits originaux, et qui, bien que se trouvant au même « chapitre », du même recueil manuscrit, que notre chronique, gardent les deux consonnes: chez Macaire, **сѣглит** (*Cronicile slavo-române...*, p. 80, l. 11), chez Euthyme, **сѣглит** (*ibidem*, p. 111, l. 33, p. 113, l. 30).

¹⁶³ *Sl.*, f. 440r.

κάτεργον, pl. κάτεργα¹⁶⁴. Тръв А чї¹⁶⁵, traduit ici par catapulte¹⁶⁶. Πάργα < gr. τζάργα, τζάγγρα¹⁶⁷ = baliste. Λβερδα = bombarde¹⁶⁸, cf. gr. λουμπάρδα, λουμβάρδα¹⁶⁹.

Selon I. Bogdan¹⁷⁰, « la terminologie utilisée pour les armes et les machines de siège est intéressante ». Les exemples ci-dessus qu'il en donne, sont d'origine occidentale, mais ils ont passé dans le vocabulaire militaire byzantin tardif et pour les conformer à sa thèse, Bogdan est obligé d'en conclure que « toutes ces armes doivent avoir été connues aussi des Bulgares: ceux-ci les ont connues principalement des Byzantins, et, en partie, des mercenaires occidentaux » (?). En fait, même si l'on s'en tient à ces exemples, il est beaucoup plus simple et plus raisonnable de conclure que leurs noms ont été transposés directement du grec dans la version moyen-bulgare sauvegardée.

Un cas, plus probant encore, vient étayer cette conclusion. On rencontre, en effet, le même langage technique militaire, justement dans la narration d'un siège de Constantinople par les Turcs, survenu très peu de temps après l'échec de Bajazet I^{er}: celui que Mourad II entreprit, toujours sans succès, en juin – août 1422. Or l'historien byzantin de cette opération, Jean Kananos¹⁷¹, use d'un riche « vocabulaire militaire de provenance occidentale », dans lequel nous rencontrons à nouveau des termes comme βουμπάρδα (cf. λουμπάρδα) et τσαγγρα¹⁷². Cette terminologie spécifique établit donc encore une liaison immédiate de notre chronique – à savoir de sa partie la plus « actuelle » – avec un ouvrage historique byzantin, traitant un sujet similaire et lui succédant de près.

Récapitulons.

Le texte examiné est une chronique qui nous est parvenue dans une version slave moyen-bulgare, mais pour les informations de laquelle, voire pour leur terminologie et énoncé, lui sont tributaires des chroniques et d'autres sources narratives grecques (byzantines tardives et post-byzantines); version où les verbes de mouvement « viennent » vers Byzance, mais « partent » vers la Bulgarie et d'autres régions extérieures aux terres byzantines; dans laquelle on rencontre de nombreux grecismes, voire des mots purement grecs, incompréhensibles si l'on ne

¹⁶⁴ Voir Schreiner, *Kleinchroniken*, III, *Index verborum...*, p. 221, s. v.; cf. I, p. 65/12, τὰ κάτεργα. Cf. aussi Tjutjundžiev, *Index*, p. 204.

¹⁶⁵ *Sl.*, f. 446r. Voir Mihăilă, dans Moxa, p. 213, n. 28: outre latin médiéval et français, voir gr. byz. τραβούκιον, cf. Bogdan, *Scrieri*, p. 268: « gr. τριμπουτζέτον, Du Cange, s. v. ».

¹⁶⁶ *Fr.*, VII.

¹⁶⁷ Bogdan, *loc. cit.*; Doukas, p. 195, l. 17; Sphrantzès, p. 30, l. 23, p. 42 l. 31. Cf. Tjutjundžiev, *Index*, p. 223.

¹⁶⁸ *Sl.*, f. 445v.; *Fr.*, VII.

¹⁶⁹ Bogdan, *loc. cit.*, Schreiner, *Kleinchroniken*, I, n° 67/18, l. 5, p. 515: λουμπάρδες; voir aussi *ibidem*, p. 585/34; cf. Tjutjundžiev, *Index*, p. 206.

¹⁷⁰ *Loc. cit.*

¹⁷¹ Giovanni Cananos, *L'assedio di Costantinopoli*, Emilio Pinto ed., Messina, 1977, voir p. 30–33.

¹⁷² H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur...*, I, p. 483 et n. 193.

connaît cette langue; où certains mots sont enregistrés phonétiquement avec leur prononciation grecque caractéristique, nettement distincte de celle du slave. Ce texte n'est donc pas une oeuvre originale bulgare, mais, *en toute certitude*, la traduction moyen-bulgare d'une chronique byzantine perdue, qui a poursuivi, d'une perspective byzantine, l'expansion ottomane, « d'Osman jusqu'à Mahomet I^{er} (1296–1413), illustrant en même temps la chute des peuples balkaniques sous la domination turque »¹⁷³.

A partir de cette conclusion, établir l'endroit où fut rédigé l'original grec de la chronique ne pose plus de problèmes. Il ne peut être que Constantinople, vers laquelle convergent, ou de laquelle partent les protagonistes de la narration et dont le siège ottoman est décrit par le chroniqueur « de l'intérieur » de la Ville, mais à l'aide d'images, de formules et de termes symboliques qui, repris, traversent et rythment tout le texte¹⁷⁴: la capitale byzantine constitue ainsi le véritable centre, le foyer, de cette oeuvre historique, conçue d'éléments qui assurent son unité, d'un bout à l'autre¹⁷⁵. La chronique a donc été rédigée à Constantinople, par un lettré byzantin, que, fort de mon argumentation plus ancienne, à laquelle s'ajoute celle d'aujourd'hui, j'identifie en la personne du notaire du synode patriarcal Jean Chortasménos¹⁷⁶. De surcroît, cette identification est étayée par certains traits stylistiques qui appartiennent à cet écrivain et qui transparaissent même à travers la traduction slave de l'ouvrage que je lui attribue.

Selon Ioan Bogdan, le texte de la chronique « est écrit dans une langue simple, accessible, sans aucun ballast rhétorique ni fioritures byzantines »¹⁷⁷. Si nous laissons de côté quelques courts passages symboliques, ou renfermant des références sacrées, d'où certaines – rares – « fioritures byzantines » ne manquent pourtant pas, pour les qualités et l'acheminement général de la narration, Bogdan a raison. Toutefois, ce n'est pas là un cas isolé: au XV^e siècle, des historiens byzantins, tel Doukas et – surtout – Sphrantzès, usent eux aussi d'un langage populaire et d'un style simple et expressif, dépourvus de rhétorique. Mais dans une plus grande mesure, les qualités remarquées par Bogdan sont précisément celles qui, d'après une autorité comme le professeur Emmanuel Kriaras¹⁷⁸, caractérisent la manière d'écrire de Chortasménos!

L'ensemble des arguments auxquels s'intègre aussi cette concordance stylistique m'autorise donc à conclure que la paternité du texte original de la chronique en discussion revient à Jean Chortasménos, attribution sur laquelle je ne vois aucun motif de revenir.

De même, je n'ai pas à apporter des retouches, sinon pour des détails et des précisions, ni aux principaux résultats publiés de mes recherches concernant la

¹⁷³ Bogdan, *Beitrag*, p. 491 = idem, *Scrieri*, p. 262; cf. *supra*, et n. 6.

¹⁷⁴ Voir Nastase, *Une chronique*, p. 115–116 et n. 57, ainsi que *passim*.

¹⁷⁵ *Ibidem*, *passim*, notamment p. 109 sq.

¹⁷⁶ *Ibidem*, p. 125 sq.; idem, *Chortasménos*.

¹⁷⁷ Bogdan, *Scrieri*, p. 262.

¹⁷⁸ *Op. cit.*, p. 198, 200.

version slave de rédaction moyen-bulgare que l'on possède de l'original grec. Cette version a été effectuée en Valachie, où, d'après certains indices, elle avait circulé dès le règne de Mircea l'Ancien (1386–1418)¹⁷⁹ et où elle sera très recherchée. En effet, quelques-uns de ses passages y seront introduits dans des chroniques¹⁸⁰ et des chrysobulles roumains, avant même que Mihail Moxa l'y transposait librement en roumain, vers 1620¹⁸¹.

Il va de soi, le traducteur devait bien posséder les deux langues, le grec et le slave; mais les grécismes et, surtout, les phonétismes grecs du texte qu'il nous a laissé, trahissent la plume d'un lettré hellénophone, maniant très bien aussi le slave. Comme on l'a vu plus haut, certains mots, tels que *vlastel* et *velmăz*, de la chronique, ont déterminé E.P. Naumov¹⁸² à la placer dans un milieu bulgare. Or on retrouve les deux mots dans la terminologie du pouvoir, aussi bien en Valachie, qu'en Moldavie.

Le premier, plus fréquent, a été « introduit... probablement dès le XIV^e siècle » en Valachie, où il est attesté dans des actes au XV^e et – « 34 fois » – au XVI^e siècles. Dans des documents diplomatiques moldaves, bien que très rarement, il apparaît aussi, à la même époque, à partir du 10 mai 1466¹⁸³. En revanche, il est souvent utilisé dans les plus importantes sources narratives des deux pays, presque toujours accompagné par le second. Ainsi, dans les *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose*¹⁸⁴ et dans les chroniques dites slavo-moldaves¹⁸⁵.

Sans, pratiquement, aucune autre argumentation, E.P. Naumov¹⁸⁶ appelle systématiquement la chronique qu'il étudie, « anonyme bulgare ». C'est de cette position qu'il se lance dans différentes considérations, plus ou moins générales, mais qui n'intéressent pas le présent travail¹⁸⁷. Il y aurait encore à noter que, vers la fin de son article, cet auteur relève quand même l'insuffisance des recherches

¹⁷⁹ Nastase. *Une chronique*, p. 122–123, n. 80.

¹⁸⁰ Idem, *Eminescu, Moxa și Hortasmenos*, p. 570.

¹⁸¹ Petre Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains...*, p. 96–97, n. 31; D. Nastase, *op. cit.*, p. 567–574; cf. N. Stoicescu, dans la réédition critique de l'ouvrage classique de A.D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia traiană*. III. 4^e éd., Bucarest, 1988, p. 357, n. [12].

¹⁸² *Anonimnaja Bolgarskaja hronika (Nekotorye voprosy...)* (voir *supra*, et n. 18).

¹⁸³ *Instituții feudale în țările române. Dicționar*. Coordonatori, Ovid Sachelarie și Nicolae Stoicescu, Bucarest, 1988, p. 508 (auteurs de la *lemme*, N. Stoicescu et D.A. Lăzărescu); cf. Nicolae Stoicescu, *Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV–XVII)*, Bucarest, 1968, p. 32–34.

¹⁸⁴ Pour *velmăz* au moins 7 occurrences (pour *vlastel*, plusieurs) dans les fragments conservés (à peu près un tiers) du texte original. Voir *Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie*. Ediție facsimilată după unicul manuscris păstrat. Transcription, traduction en roumain et étude introductive (*L'original slavons des « Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose »*) par G. Mihăilă, Bucarest, 1996: *velmăz*, p. 268 (2 exemples), 312, 338, 340 (2 exemples). Cf. l'édition plus ancienne de P.P. Panaitescu, dans *Cronicile slavo-române...*, Indice, p. 328, s. v. *velmoj*.

¹⁸⁵ Voir *ibidem*: pour *vlastel*, Indice, p. 329, s. v. *vlasteli, vlastelini*; ajouter aux renvois: p. 83, 84, 87, 110, 112, 114 (3 exemples); pour *velmăz*, p. 59, l. 36 (Chronique « Putna II »); p. 82, l. 13 (Chronique de Macaire); p. 129, l. 20, p. 132, l. 25 (Chronique d'Azarias).

¹⁸⁶ *Op. cit.*

¹⁸⁷ Pour une exception, voir *Fr.*, n. 27.

concernant les rapports de la « Chronique Anonyme Bulgare » [sic !] « avec d'autres œuvres de l'historiographie balkanique de l'époque (c'est-à-dire, en première place des XIV^e–XV^e siècles), surtout byzantines (les « chroniques brèves » aussi), serbes, slavo-valaques [?!] et moldaves ». Aussi souligne-t-il le besoin d'approfondir l'étude de ce problème¹⁸⁸. Disons toutefois que les deux termes qui ont préoccupé Naumov – *vlastel* et *velm ž* – viennent en tout cas à l'appui de l'identité que j'ai proposée pour le traducteur de la chronique, familiarisé – on le verra tout de suite – justement avec le slave balkanique.

Les traits particuliers, philologiques et linguistiques, dépistés dans le texte même de la chronique, doivent attirer notre attention sur Nicodème de Voditsa et de Tismana, « Nicodème le Grec », comme le désignent les sources serbes contemporaines qui spécifient son rôle d'« interprète de paroles » lors des pourparlers de réconciliation, menés à Constantinople, en 1375, entre les Eglises serbe et byzantine, mais aussi le fait qu'il était un « philosophe » possédant une vaste culture¹⁸⁹. On n'a aucune information digne de confiance sur le lieu de naissance de Nicodème¹⁹⁰. Il semble pourtant que son père, qui était sûrement Grec¹⁹¹, habitait Kastoria¹⁹². Or cette ville était située dans une région où l'on pratiquait les deux langues que Nicodème maniait comme un savant « spécialiste ». Aussi était-il arrivé du sud du Danube, accompagné de 12 disciples, en Valachie, où son activité et celle de son groupe se prolongeront jusqu'après 1400. C'est à l'un de ses disciples que j'ai attribué la traduction qui contient aussi les termes que j'ai rappelés¹⁹³. Mais si le texte existant prolonge une possible première version de la chronique traduite, version antérieure à la mort de Nicodème († 26 décembre 1406)¹⁹⁴, alors je n'exclue pas l'éventualité qu'elle ait bénéficié (dans quelle mesure, il est encore difficile de l'indiquer), du savoir du dirigeant de l'équipe lui-même, l'« interprète de paroles » et le « philosophe », co-fondateur et higoumène des monastères valaques de Voditsa et de Tismana.

J'ai l'intention de soumettre à une recherche spéciale la destinée de la Chronique de Chortasménos dans les pays roumains: j'achève donc sur ces résultats les pages d'introduction à la traduction française qui suit, d'un texte dont l'interprétation a été si gravement malmenée tout au long du siècle qui s'est écoulé depuis sa découverte.

Paris 1988 – Athènes 2002

¹⁸⁸ *Op. cit.*, p. 108.

¹⁸⁹ Pour Nicodème, voir notamment l'étude fondamentale d'Emil Lăzărescu, *Nicodim de la Tismana și rolul său în cultura veche românească*, I (până în 1385), dans « Romanoslavica », XI, 1963, p. 237–285 (la suite, malheureusement, n'est jamais parue). Pour tout ce qui concerne le rapport que j'établis entre Nicodème et notre chronique, Nastase, *Une chronique*, p. 145 sq. (avec sources et bibliographie).

¹⁹⁰ E. Lăzărescu, *Nicodim de la Tismana...*, p. 254–255.

¹⁹¹ *Ibidem*, p. 253–254.

¹⁹² *Ibidem*, p. 250; *Călătoria lui Paul de Alep*, text îngrijit de Maria Matilda Alexandrescu – Dersca Bulgaru, dans *Călători stăini despre țările române*, vol. IV, Bucarest, 1976, p. 197.

¹⁹³ D. Nastase, *op. cit.*, p. 151–153.

¹⁹⁴ Pour cette éventualité, Nastase, *Chortasménos*, p. 395; cf. idem, *Une chronique*, p. 145–146, 151 et n. 190.

LA VERSION SLAVE DE LA CHRONIQUE BYZANTINE PERDUE DE JEAN CHORTASMÉNOS (DÉBUT DU XV^e SIÈCLE)

Traduction française

I. L'an 6804 (1296), un certain Otman, de la race d'Ismaël, se leva des pays de l'Orient des monts ayant nom d'Efhry¹, envahissant le Karmian [et], combattant [ses gens] et en luttant sans cesse avec eux, il les vainquit, eux ainsi que le Charsian. De même, petit à petit, il s'en vint aussi au pays de Taïdin, à Philadelphie et à Malaina²; et, pillant et occupant ces pays, Otman mourut. Il fut le maître 30 ans.

Son successeur fut son fils Orkan, et il fit davantage, guerroyant et vainquant, jusqu'à ce qu'il arrivât vers les pays des Grecs, où est la ville de Brousse. Et encerclant la ville avec ses armées, il brûla les contrées d'alentours, en s'emparant [de la ville], de compagnie avec son fils Amorat le Grand, et c'est ainsi qu'il y établit son siège. Et au bout de peu de jours, Orkan mourut lui aussi, en l'an 10 (sic!)³.

¹ « Les monts... d'Efhry » (горы... Ефры) ont été identifiés avec une seule montagne, qui serait « der mysische Olymp » (Bogdan, *Beitrag*, p. 526, en note ; cf. Tjutjundžiev, p. 105 : « le mont Efra-Olympe, en Asie Mineure »), c'est-à-dire l'Olympe de Bythinie. En réalité, sous cette dénomination se cache ... l'Euphrate. Des motifs de la métamorphose en montagnes de ce fleuve – pour les Byzantins, la limite orientale de « l'empire chrétien » –, je m'occuperai dans une autre étude, qui fera suite au présent travail (cf. *supra*), et où j'aborderai le problème des rapports de l'historiographie médiévale roumaine avec la chronique de Chortasménos. Rappelons pour l'instant le rôle de l'Euphrate de frontière limite entre deux mondes, auquel on se réfère plusieurs fois dans la Bible. Le sixième ange de l'Apocalypse (16, 12) sèche ses eaux, en ouvrant ainsi la voie aux souverains envahisseurs venus de l'Orient, et sur ce passage, la Bible de Jérusalem observe que: « Si l'Euphrate est à sec, les Romains perdent toute protection à l'égard des guerriers parthes », *La Bible de Jérusalem*, Nouvelle édition entièrement revue et augmentée, Paris, 1986, L'Apocalypse, 6, 12, p. 1795, n. b.), 9, 14.

² Pour des identifications de noms géographiques, Mihăilă, *Notes, Sl.*, p. ..., n. I, 2–6. La ville de Philadelphie (Φιλαδέφεια [sic] dans la chronique) a été la dernière possession byzantine en Asie Mineure, les Turcs ne s'en emparant que beaucoup plus tard. Ce que le chroniqueur a enregistré ici, c'était probablement le siège turc manqué de la ville en 1304. Voir Angeliki Laiou, dans le traité collectif d'histoire de l'Hellénisme *Ιστορία του Έλληνικού Έθνους*, vol. θ' (9), Athènes, 1979, p. 161.

³ Les erreurs de datation – fréquentes – et la confusion ou le déplacement dans le temps de certains événements (tels, plus bas, ceux reliés à la pénétration et l'installation des Turcs en Europe) sont dus parfois à un procédé littéraire que j'ai déjà analysé pour notre chronique (Nastase, *Une chronique*, p. 109 sq.), et qui consiste dans des modifications imposées à la chronologie réelle des faits, en fonction de leurs significations et rapports, établis et suggérés ainsi par le chroniqueur. « La technique de l'amalgame de faits d'époques différentes » (Șerban Papacostea, *Triumful luptei pentru neatîrnare: întemeierea Moldovei și consolidarea statelor feudale românești*, dans idem, *Geneza statului în evul mediu românesc*, Cluj-Napoca, 1988, p. 63, n. 95) est d'un usage plus habituel dans l'historiographie médiévale qu'on ne l'aurait pu imaginer.

Et resta Amorat, lequel étant jeune et ardent et faisant de grands préparatifs contre les Bulgares, demanda passage aux Grecs, car le gué était défendu par une multitude de navires et de galères, que Katakuzin approvisionnait et entretenait très bien pour surveiller le gué de Kalipoli. Amorat donc, comme nous l'avons dit, s'efforçait de passer la mer, et Katakuzin voyant qu'il n'avait pas de vivres pour nourrir les rameurs, le pain ne suffisant pas et la viande de porc également, mais le trésor se vidant aussi, de jour en jour ducats et pièces d'argent ne suffisant pas⁴, il réfléchit là-dessus et envoya [des messagers] au tsar bulgare Alexandre, à Târnov⁵, afin de l'aider à nourrir les rameurs, pour garder le gué. Mais les Bulgares, entendant cela, en rirent et insultèrent les Grecs, et non seulement ils les offensèrent eux, mais encore outragèrent leurs femmes et leurs mères et les renvoyèrent sans rien. Voyant cela, Katakuzin s'attrista fort et ainsi il envoya [des messagers] aux princes serbes, Ouroš et Ougleš le despote et au kral V lkašin, pour aider les rameurs. Et eux, entendant cela en rirent et insultèrent les Grecs, non seulement eux, mais encore outragèrent leurs femmes et leurs mères et les chassèrent sans rien⁶.

Entendant cela, Katakuzin s'attrista fort, ne sachant plus que faire. Alors Katakuzin envoya aux tsars bulgares et aux princes serbes et leurs dit: « vous ne voulez pas nous aider, mais par la suite vous vous en repentirez ». Mais ils n'en tinrent nullement compte, et lui répondirent que: « lorsque les Turcs viendront chez nous, nous nous défendrons contre eux »⁷.

Alors Katakuzin se concerta avec Amorat, et ils se prêtèrent serment et se donnèrent des chartes l'un à l'autre, lesquelles existent jusqu'à aujourd'hui, comme quoi les Turcs ne nuiront pas à ce qui est aux Grecs, ni la Roumanie, ni la

⁴ Notons que les ducats ont connu une grande circulation en Valachie. Encore plus, à partir de 1365, « le ducat d'argent a représenté l'unité du système monétaire adopté par cette principauté roumaine », et sous Mircea l'Ancien les ducats valaques commencent à avoir certaines significations de croisade (« ducats de croisade »), « vers 1400 » quelques-uns de leurs éléments revêtant un caractère impérial. O. Iliescu, *La naissance d'une idée politique: Byzance après Byzance*, dans « Revue Roumaine d'Histoire », XXV/1-2, 1986, p. 35-44. On frappera des ducats en Valachie et par la suite, au XVI^e siècle.

⁵ J'ai conservé le titre de ЦАРЬ (tsar) pour désigner les tsars bulgares et, le cas échéant, serbes, mais je le traduis par empereur pour les souverains byzantins.

⁶ Cf. chez Doukas, p. 95, l. 22-23, Tamerlan (« Temir »), en incitant ses guerriers à capturer Bajazet vivant, pour lui donner une leçon, « afin qu'il n'insulte pas nos épouses par dérision de nous ».

⁷ Comme I. Bogdan lui-même l'a fait remarquer, limité aux Bulgares cet épisode a été relaté par Jean Cantacuzène en personne, dans son *Histoire* (éd. Bonn, III, p. 163-166); voir Bogdan, *Beitrag*, p. 494-495 et n. 1. Cf. Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken und die Annalistik ...*, p. 53). Or, dans notre chronique aussi, au commencement les Turcs traversent « le gué » pour marcher seulement « contre les Bulgares », en n'attaquant alors qu'eux. Mais, par ailleurs, dans un discours tenu en 1367, le même Cantacuzène dénonçait Bulgares et Serbes comme ennemis des Byzantins. Le texte grec, édité par J. Meyendorff, *Un dialogue inédit ...*, p. 170-171, l. 40-50.

Macédonie, à tout jamais. Et les Turcs promirent qu'il en sera ainsi, et [c'est alors que] Katakuzin livra aux Turcs [passage par] le gué à Kalipoli.

II. Et vint Amorat, le fils d'Orkan avec les Turcs, l'an 6835 [1327]⁸. Et ils s'en allèrent à Sredec, et les guerriers bulgares se rassemblèrent, avec eux [il y avait] aussi le fils d'Alexandre, Asen, et l'on fit la guerre, et Asen fut tué, et un grand nombre de Bulgares périrent. Et de nouveau se sont battus les Turcs avec les Bulgares et avec Michel, le fils d'Alexandre, qu'ils tuèrent aussi, et, réduisant en esclavage une foule de gens, les emmenèrent à Kalipoli.

Mourant donc Kantakuzin, après avoir régné 25 ans, et Kalo[i]an atteignant l'âge de la pleine maturité, il succéda à son père à l'empire, l'an 6845 [1337]⁹. Et Kalo[i]an avait deux fils, Andronic et Manuel les empereurs, et Andronic s'entendit avec le fils d'Amorat, le grand Tsalapii, pour que [Tsalapii] tue son père Amorat, et qu'Andronic tue son père Kalo[i]an l'empereur. Et ayant au même moment entendu tous les deux cela, Kalo[i]an l'empereur et Amorat, et Amorat ayant capturé Tsalapii, il lui fit arracher les yeux; pareillement Kalo[i]an l'empereur captura Andronic, son fils, et lui fit arracher les yeux. Et ils régnèrent tous les deux en même temps, Amorat et Kalo[i]an l'empereur, en paix et grande affection¹⁰.

Et Amorat se leva de nouveau pour aller, soit contre les Bulgares, soit contre Ougleš. Entendant cela, Ougleš et le kral Vâlkašin rassemblèrent une grande armée serbe, ainsi que de Dalmatie et de Trâves, [et] ils descendirent jusqu'à la ville de Sier [= Serres], Ougleš, adonc et son frère, le kral Vâlkašin. Alors arriva aussi une multitude de Turcs avec Amorat et l'on fit une grande guerre et beaucoup de sang s'écoula dans la rivière de la Maritsa. Et les Turcs se ruant à grands cris, et les Serbes s'enfuyant, ils [= les Turcs] tuèrent Ougleš sur la rivière Maritsa, ainsi que le kral Vâlkašin, et ils moururent tous les deux ensemble, l'an 6879 [1371], au mois de sep[tembre], le 26¹¹, et les Turcs, s'emparant d'un grand butin, l'apportèrent à Kalipoli.

Mais avant cette guerre, mourut Alexandre, le tsar de Târnovo, l'an 6870 [1362], au mois de février, le 17, et s'éleva à l'empire Šišman le tsar, le fils

⁸ 1326 est en réalité l'année où les Turcs conquièrent Brousse. Des indications, avec sources et bibliographie, chez Nastase, *Une chronique*, p. 104, n. 22.

⁹ Cf. Mihăilă, *Notes, Sl.*, n. II, 1.

¹⁰ Toutes les sources grecques du « complot des deux fils d'empereurs » (Doukas, Chalkokondylès, Pseudo-Phrantzès et une « chronique brève » anonyme) sont postérieures à celle-ci. Voir Nastase, *op. cit.*, p. 121 et n. 76, p. 157; idem, *Chortasménos*, p. 398–399; cf. Schreiner, *Kleinchroniken*, II, p. 304 sq. Par suite du complot, « Kaloïan » (Jean V Paléologue) désigna comme son successeur, au lieu d'Andronic, son frère puîné, le futur Manuel II, tous les deux mentionnés conjointement dès le début de la relation de l'épisode. Cette relation justifie donc la succession au trône de Manuel II, dont le début du règne sera mis, un peu plus loin, en rapport avec le complot par « association chronologique » (cf. *supra*): le même Manuel II que nous avons rencontré (*supra*) en relations bien définies avec Jean Chortasménos et que nous rencontrerons encore, jouant un rôle important dans la chronique, et traité avec déférence par son auteur.

¹¹ *Date* correcte selon le calendrier moldave de l'époque, où l'année commençait le 1^{er} janvier.

d'Alexandre. Et Amorat lui manda de lui donner sa sœur en mariage, et lui, même s'il ne voulait pas, il lui donna sa sœur, kera Thamar la tsarine¹².

III. Régnaient alors à Tsarigrad Kaloïan Paléologue, les Turcs violèrent les serments qu'ils avaient convenus avec les Grecs, et ils s'approprièrent la ville de Kalipoli et les villages des alentours, et ils s'emparèrent de la Macédonie, et c'est ainsi qu'ils commencèrent à guerroyer tout à leur guise, et au gué ils installèrent des vigies avec des galères à eux, tandis que les Grecs, ils les chassèrent et les renvoyèrent dans leurs foyers.

Kaloïoan l'empereur mourut l'an 6880 [1372], après avoir régné 35 ans, et son fils Manuel Paléologue s'éleva à l'empire¹³.

Alors donc se rassembla une grande multitude de Turcs, qui se mirent en mouvement et commencèrent à prendre et à mettre à sac des pays et des villes; ils prirent aussi Amorea et Vavilona¹⁴, et derechef s'en retournant, ils occupèrent Draç', [et] même jusqu'en Dalmatie, et ils prirent tout le pays d'Albanie, les forces des chrétiens étant faibles et n'ayant qui leur opposer résistance.

IV. Une année après environ, ils marchèrent donc contre le Pays Serbe et là s'affrontant sur le champ de bataille, une grande multitude de guerriers furent tués, et [ce fut] effusion de sang, pour que s'accomplît l'Écriture: « O Dieu! les nations ont envahi ton héritage, elles ont profané ta sainte demeure, et ont fait de Jérusalem un dépôt de fruits [sic!], elles ont livré les cadavres de tes serviteurs en pâture aux oiseaux du ciel, la chair de tes fidèles aux bêtes de la terre » [Ps. 78, 1–2]¹⁵.

¹² Même acception chez Moxa, p. 209 (qui traduit plus directement : « Et Murat lui manda pour lui demander sa sœur; lui, par nécessité, la lui donna, pour qu'elle soit sa dame » [« și tremise Murat de-i cerșu pre soru-sa; el, de nevoie, o dăde să-i fie doamnă »]). Ce sens de la phrase est généralement accepté, y compris par les chercheurs bulgares, à une seule exception près, celle de Tjutjundžiev, qui l'altère, en forçant, tant le texte, que sa traduction en bulgare moderne. Or voilà comment le fait est enregistré par le « Synodikon de l'Église bulgare » : « Kéra Thamari... a été donné au grand amira Amourat, mais pour la grâce du peuple bulgare... » (le texte bulgare, chez M.G. Popruženko, *Sinodik carja Borila*, Sofia, 1928, p. 89, 124). Cf. chez Doukas, les garçons et les jeunes filles appartenant à tous les peuples chrétiens, et que Bajazet avait rassemblés « autour de lui », à sa cour de Brousse, « chacun d'eux chantant dans sa langue, même s'il ne voulait pas » (καὶ μὴ βουλομένων). Doukas, p. 87, l. 12–16. Aussi, modification forcée en « Kérathamara » du nom de la sœur du tsar Šišman. Tjutjundžiev, p. 81 et n. 12, p. 89, VI; K. Kabakčiev, I. Tjutjundžiev, *op. cit.*, p. 73–77. Cf. « κερὰ Θεοδώρα » (Sphrantzès, p. 24, l. 32–34) la *basilissa*, l'épouse du despote Constantin (*ibidem*, p. 26, l. 7–10), qui sera ensuite le dernier empereur byzantin.

¹³ Confusion avec l'association au trône de Manuel II, qui devint co-empereur de Jean V (« Kaloïan ») en 1373. Voir Nastase, *Une chronique*, p. 159–160. Mais ce renseignement bizarrement erroné appartient de toute façon aux informations marquant l'intérêt constant de la chronique pour l'empereur Manuel II et il doit être mis en rapport avec la relation antérieure du « complot des deux fils d'empereurs », qui se produisit toujours en 1373, et à la suite de quoi Manuel fut promu co-empereur. Cf. *supra*, n. 10. (Le sort ultérieur d'Andronic ne nous intéresse pas ici.)

¹⁴ « Probablement gr. Αὐλών, v. srb. Vavilona (ville en Albanie [Valona]) ». Mihăilă, *Notes. Sl.*, n. III, 2.

¹⁵ Nous traduisons les citations des *Psaumes* tel qu'elles se lisent dans la chronique, où elles ne correspondent pas toujours exactement au texte biblique reçu.

Alors donc, un certain guerrier très brave, appelé Miloš – tel autrefois Saint Démètre, fonçant sur Skilo[i]an le tsar qui, au temps jadis était venu attaquer Thessalonique, le perça de sa lance – de même celui-ci transperça d’abord de sa lance l’impur Amorat et lui fit sortir toutes ses entrailles [et] son âme immonde¹⁶.

Les Turcs tuèrent Lazar, le prince des Serbes, l’an 6897 [1389], au mois de juin.

Et Baïazit s’éleva à l’empire de son père Amorat, et il soumit à son autorité le Pays Serbe, [en lui imposant] aussi de lui payer un tribut et de lui choisir des troupes pour marcher avec lui. Il mit aussi Stephan le despote à gouverner sur le trône paternel des Serbes.

V. Et peu de jours après, se leva de nouveau une grande multitude de Turcs, [qui] allèrent vers les Valaques, contre Mircea le voévode, et ils se heurtèrent dans une grande guerre, de sorte que beaucoup des notables Turcs tombèrent d’entre les plus puissants, et aussi d’entre les princes chrétiens, dont Konstantin Dra[ga]šević et Marko Kralević. Et tellement innombrable fut la multitude des javelots cassés, qu’on ne pouvait voir l’air [sic!] du fait de la multitude des flèches et la rivière coulait ensanglantée de la multitude des corps humains [inanimés], de sorte que Baïazit lui-même s’épouvanta et s’enfuit. Mais il installa un certain des nobles pour gouverner le pays, tandis que Mircea s’enfuit au Pays Hongrois. Mais Baïazit ayant lui aussi pris la fuite, voulant passer le Danube, il plaça aussi des vigies sur tout le gué de la rivière du Danube; il s’empara adonc du tsar bulgare Šišman¹⁷, et le fit tuer l’an 6903 [1395], au mois de juin, le 3. C’est ainsi qu’il se rendit maître de tout le Pays Bulgare et y mit des gouverneurs à lui dans tout le Pays Bulgare.

VI. Et peu d’années après, se leva le roi hongrois Jigmont, l’an 6905 [1396], rassemblant toutes les forces de l’Occident, c’est-à-dire des « rois » [*reges*] appelés princes et des Grands, des nobles et des cardinaux, parmi donc les plus puissants, et des Français¹⁸, et, en un mot, une grande multitude de seigneurs, les uns par voie de terre, les autres par le Danube, avec une multitude de bateaux et de barques, de sorte qu’on ne pouvait pas voir l’eau non plus à cause de la multitude des bateaux.

Le roi donc venait, comme on l’a dit, par voie de terre, étalant son éclat par l’or et la multitude des perles, par les armes et les cuirasses, et il descendit vers le bas pays sur le Danube. Et quand il arriva au Pays Bulgare, en face de la ville de Nicopoli, y vinrent aussi 30 galères de Venise et de Tsarigrad, et ils s’arrêtèrent sous la ville de Nicopoli et ils attendaient de prendre Nicopoli. Mais l’impur Baïazit, rassemblant lui aussi une multitude de ses Ismaélites, et tout ce qu’il avait trouvé comme guerriers dans les pays de l’Orient, avança donc pour vite s’affronter

¹⁶ Voir l’étude introductive.

¹⁷ Note marginale: « Šišman le tsar bulgare a tué Dan le voévode, le frère de Mircea le voévode, l’an 6902 [1393], au mois de sep[tembre], le 3 ». Cf. Nastase, *op. cit.*, p. 122.

¹⁸ ΦΡΑΝΣΕΤΗ = des Français. Cf.: chez Doukas, Φραντζέζιδες (p. 81, l. 23), Φραντζέζιδων (p. 379, l. 2); dans une « chronique brève », « Φραντζέσοι [oi prononcé i] Franzosen », Schreiner, *Kleinchroniken*, III, *Index*, p. 210. Pour les « Francs », voir *infra*, n. 20.

avec les forces de l'Occident. Et les Turcs donc, dès qu'ils se rapprochèrent ne tardèrent nullement, mais livrèrent le combat, et grands furent le choc et l'effusion de sang et la perte de nombreux nobles et guerriers, au point que l'air du ciel s'assombrit de la multitude des flèches et des javelots, pareils à de « la balle emportée par le vent » [Ps. 34, 5]. Et la terre en trembla et il augmentait un grand bruit à cause de la multitude des lances et des boucliers et de la chute des chevaux et des hommes. Et dès qu'il vit que les choses n'allaient pas du tout bien pour lui, le roi monta aussitôt sur l'une des galères, et se retira avec les autres galères, à sa honte.

Cependant, Baïazit après la victoire descendit avec les Ismaélites en courant jusqu'au Danube, et il y eut une autre tuerie dans l'eau et noyade d'hommes dans la rivière du Danube, telle que l'on dit que [fut] jadis celle de Pharaon dans la mer Rouge, quand il pourchassa les Israélites. Et le roi donc, aussi grands avaient été les rêves et la gloire avec lesquels il était venu, s'en alla avec encore plus grande honte et déshonneur, perdant une multitude [de gens], dont il resta une multitude d'ossements, de sorte que les gens ne pouvaient plus passer à cause des ossements.

Mais Baïazit, n'attendant guère, mais partant de là, s'en alla vers l'Occident, prenant empires et pays. Et capturant le tsar Sratsimir l'an 6906 [1398], il le soumit et il entra dans le Pays Hongrois, brûlant et incendiant, comme « la flamme qui embrasse la montagne » [Ps. 82, 15], de même celui-ci pillant là, jusqu'aux abords de la ville même de Bude, et de là il s'en retourna à grande victoire, comme jadis Nabuchodonosor sur Israël à Babylone, traînant avec lui une multitude [de captifs], pieds nus et mains liées, pour que derechef s'accomplît l'Écriture: « je suis tombé dans la souffrance quand ton aiguillon me piquait » [cf. Ps. 31, 4].

VII¹⁹. Et Baïazit s'en retourna avec beaucoup de victoires et, arrivé en Macédoine, il passa à Andrinople et à Néapoli, de là il envisagea d'aller à la Ville de Constantin. Il laissa donc Kalipoli sur sa droite, se rendit là-bas et traversa le Pays Grec, et les Grecs, arrivant avec empressement au-devant de lui, lui rendaient hommage, mais lui, ne faisant du mal à personne, se hâtait d'arriver à la Ville Sainte.

Y arrivant donc avec des forces nombreuses, il investit les murailles de la ville, et la ville toute entière s'effraya et trembla de terreur à cause des Ismaélites, et l'empereur Manuel lui-même prit peur et avec lui tout le singlitos (sénat). Et Baïazit manda à l'empereur de le laisser entrer dans la ville. Et eux, ne voyant que faire, dans l'incertitude, priaient seulement: « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aide-nous! » et, en levant leurs bras vers le ciel, ils sollicitaient et priaient aussi la Mère de Dieu, comme ils ont coutume de le faire dans leurs malheurs. Le patriarche kyr Antoine aussi, avec toute sa suite et le clergé, ordonna de prendre la Vénérable Croix et l'icône de Notre Dame l'Immaculée et Mère de Dieu et la

¹⁹ « Note marginale, constituant une sorte de titre » (Mihăilă, *Sl.* n. VII, 1.): « Relation sur Ts[a]rigrad, comment Baïazit l'assaillit-il ».

[Sainte] Face de Notre-Seigneur Dieu et Sauveur Jésus-Christ, et ils firent ainsi le tour des remparts de la ville, jeûnant et priant. Il ordonna donc de chanter aussi l'[Hymne] Akathiste et quelques autres [prières] encore, disant: « Seigneur, aie pitié, à l'heure de détresse vers Toi nous élevons notre prière ».

Et l'empereur se concerta avec le singlitos [sénat], qui lui dit d'envoyer de nombreux présents [à Baïazit], le priant de se réconcilier et d'accepter le tribut et on lui envoya beaucoup de présents. Et lui, il ne voulut pas accepter les présents et dit qu'il allait entrer dans la ville. Et voyant sa férocité indomptée, car ils auraient pu attendrir plutôt un fauve, tandis que lui [ne s'attendrait] aucunement, mais rugissant comme un lion, il s'écriait: « Demain je prendrai votre ville et vous, je vous en chasserai tout nus et vous irez où vous voudrez ».

Entendant cela, les malheureux Grecs, soupirant de tout leur coeur, clamaient vers Dieu: « Seigneur, Dieu des armées, retourne-toi et considère ta vigne » « que ta droite a plantée » [Ps. 79, 15, 16], « traite les comme Jabin et Sisera à la rivière de Kison » [Ps. 82, 10], « qui ont dit: héritons de l'autel de Dieu » [Ps. 82, 13].

Les Turcs cependant, sans en tenir compte, se mirent en marche, toute leur multitude se rapprochant des remparts de la ville, et ils lancèrent tant de traits, qu'on ne pouvait pas voir l'air, ni la lumière du soleil, à cause de la multitude des traits, pareils à de la balle emportée par le vent, tandis qu'un bruit semblable au tonnerre se répandait dans l'air à cause de la multitude des cris, mais, ils [= les Turcs] n'aboutissaient à rien avec leurs essais de les effrayer. Mais les Francs lançaient des projectiles avec d'autres engins aussi, avec des balistes et des bombardes, [et] leurs chevaux s'enfuyant quelque part au loin, ils [= les Turcs] arrivèrent en courant là-bas, vers Galata, et là aussi ils lançaient des cris sans retenue et montraient des visages fort terribles. Et Baïazit, posté sur une hauteur [et] regardant Sainte-Sophie, dit à ses Grands que « c'est là que je vais faire ma demeure, pour moi avec mes femmes ». De même, tous les Grands aussi se distribuèrent les saintes églises pour en faire leurs demeures.

Mais ils apportèrent des trébuchets pour abattre les remparts de la ville, commençant par frapper d'abord Galata et, imaginant force procédés, ils démolirent les créneaux, et parfois percèrent aussi des portions de murs. Mais lorsque le jour s'en allait et qu'arrivait la nuit, des maîtres maçons d'entre les Francs construisaient toute la nuit et vers l'aube tout apparaissait complet et neuf, à l'émerveillement des Ismaélites. D'ailleurs, les Francs aussi tenaient bon, et aussi ils agissaient, en lançant des projectiles de leurs balistes et catapultes et, en produisant du feu et de la fumée par des bombardes et des canons, ils les chassaient au loin²⁰.

²⁰ Comme Jireček, *Würdigung*, p. 275, le faisait remarquer, « les Francs » (« die Franken », [Фрѣг]) de la chronique « ne sont que les Génois de la grande colonie de Péra (ou Galata) », en face de Constantinople (« sind whol nur die Geneuesen der großen Colonie Pera (oder Galata) »). Pour les Français, ФРАНЦЕТИ, *supra*, n. 18.

Une fois, les Ismaélites attaquèrent et arrivèrent jusque sous les remparts, de sorte que les Francs prirent peur et voulurent s'enfuir à l'intérieur de la Ville Sainte. Mais les Grecs vinrent à leur rescousse, et ils s'entraidaient ainsi donc amicalement les uns les autres, tel, comme on dirait, une mère serrant contre elle son jeune enfant, c'est ainsi que les Grecs couraient vers Galata, en les aidant, aussi pour que s'accomplît l'Écriture: « La mère se réjouit de ses enfants » [Ps. 112, 9]²¹.

Entendant cela, les Trapézontains et Caffa et Amastris et [des gens] de toutes leurs îles, sont venus avec leurs galères, avec armes et catapultes et balistes, apportant aussi assez de vivres pour eux, et tous affluèrent vers la Ville Sainte, et aussi de Venise et de Mytilène. Et naviguant vers là-bas, ils arrivèrent à la Ville Sainte avec leurs vivres et leurs provisions et, se trouvant à l'intérieur, ils montaient sur les tours et sur les remparts de la ville, tirant de leurs balistes et de leurs catapultes. Et ils résistaient de toutes leurs forces [aux Turcs], les chassant loin de la ville. Souvent, en préparant secrètement des troupes pendant la nuit, les Grecs faisaient des sorties et en tuaient.

Et ainsi se passant les choses, [cette situation] se prolongea environ sept ans²², et l'impur Baïazit voyant qu'il ne peut rien réussir, se fâcha avec beaucoup de fureur, [et] il s'en alla, prenant avec lui toute la multitude de ses armées. Et, au lieu de se couvrir la bouche de sa main, avec honte, en disant tout comme jadis Julien à saint Basile le Grand de Césarée, se vantant quand il partit contre les Perses que « l'année suivante il prendrait la ville », lui de même s'en alla en parlant de la même façon.

Et peu de jours après, Dieu le donna en pâture aux hommes Ethiopiens²³; car sortirent de l'Orient des fils d'Agar avec leurs armées et il fut tué par eux, l'impur, et son souvenir périt avec éclat, l'an 6910 [1402], au mois de juillet, le 28²⁴.

Selon Tjutjundžiev, p. 198, Galata aurait été « un quartier de Constantinople » (!) et aurait appartenu, non aux Génois (comme ce fut en réalité), mais à leurs ennemis mortels, les Vénitiens (« la vénitienne Péra »)!

²¹ Note marginale, *Sl.* f. 446v., mal placée: voir plus bas, n. 24.

²² Note dans la marge inférieure du feuillet: « Tzarigrad a été investie par Baïazit 7 années ».

²³ Ces « hommes éthiopiens » ne sont pas des Africains d'Abyssinie, mais les habitants d'une légendaire « Ethiopie » asiatique, extrême-orientale, en fait les Mongols de Gengis-Khan et de ses successeurs (ici, de Tamerlan). Voir Jean Richard, *L'Extrême-Orient légendaire au Moyen Âge: roi David et Prêtre Jean*, dans « Annales d'Ethiopie », II, Paris, 1957 = idem, *Orient et Occident au Moyen Âge: contacts et relations (XII-XV s.)*, Londres, Variorum Reprints, 1976, XXVI, particulièrement p. 230 sq. Pour les opinions exprimées sur ce pays et son fabuleux souverain, « le Prêtre Jean », voir: C. Marinescu, *Le Prêtre Jean. Son Pays. Explication de son nom*, dans « Académie Roumaine. Bulletin de la section historique », X, 1923, p. 73-112; idem, *Encore une fois le problème du Prêtre Jean*, dans le même périodique, XXVI/2, 1945, p. 202-222.

²⁴ « C'est ici que se rapporte la glose copiée en marge du f. 446v. [voir *supra*, n. 21] ... » (Mihăilă, Notes, *Sl.*, n. VII, 13): « Temărian appelé empereur des Tatars ». La date est celle, généralement admise jusqu'à récemment, de la bataille d'Ankara. Selon des recherches récentes, il semble qu'il faut la corriger légèrement, en vendredi 29 juillet 1402. Voir la note de Dan Prodan, avec des indications là-dessus, dans Halil Inalcik, *Imperiul Otoman. Epoca clasică 1300-1600*, édition de Mihai Maxim, trad., etc., de Dan Prodan, Bucarest, 1996, p. 38.

VIII. Et lui succéda son fils Tsalapi Musulman.

Et les Grecs, chantant un chant de gratitude, disaient: « Le Seigneur est grand et digne de louange » [Ps. 144, 3] et « grande est sa force » [Ps. 146, 5], car « sa bienveillance n'est pas dans les perfidies humaines; la bienveillance du Seigneur est pour ceux qui espèrent en sa miséricorde » [Ps. 146, 11]. Et par la grâce de Dieu la Ville Sainte est jusqu'à aujourd'hui gardée de tous ses ennemis d'autres nations.

L'an 6917 [1408/1409], au temps de Tsalapi Musulman, trépassa le très pieux empereur Kaloïoan²⁵, le neveu de kyr Manuel l'empereur. La même année Musi sortit dans les pays du Danube et rassembla une multitude de Valaques, de Serbes et de Bulgares, avec lesquels il y avait aussi le despote des Serbes Stephan, et ils sont venus à Tsarigrad et ici on a fait une grande guerre avec Tsalapi, en dehors de la ville, à [Ko]smédion, et ils tuèrent Tsalapi Musulman et son souvenir périt avec éclat.

Musi beg creva lui aussi, l'an 6922 [1414], et lui succéda le sultan Krichtchi; l'an 6925 [1417] [...?]²⁶.

ABRÉVIATIONS

Bogdan, <i>Beitrag</i>	= Joan Bogdan, <i>Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung</i> , dans « Archiv für slavische Philologie », XIII, 1891, p. 481–543.
Bogdan, <i>Scrieri</i>	= Ioan Bogdan, <i>Scrieri alese</i> . Cu o prefață de Emil Petrovici. Ediție îngrijită, studiu introductiv și note de G. Mihăilă, Bucurest, 1968.
Chalkokondylès	= Laonici Chalcocondylae, <i>Historiarum Demonstrationes ad fidem codicum recensuit</i> , ... Eugenius Darkó, I, Budapest, 1922.
Doukas	= Ducae, <i>Historia Turco Byzantina (1341–1462)</i> , ex recensione Basilii Grecu, Bucurest, 1958.
Fr.	= La traduction française d'ici de <i>La version slave de la chronique byzantine perdue de Jean Chortasménos</i> .
Jireček, <i>Würdigung</i>	= Const. Jireček, <i>Jur Würdigung der neuentdeckten bulgar. Chronik</i> , dans « Archiv für slavische Philologie », XIV, 1892, p. 255–277.
Mihăilă, <i>Cronica evenimentelor</i>	= G. Mihăilă, <i>Cronica evenimentelor din Peninsula Balcanică (1296–1417) în comparație cu traducerea românească a lui Mihail Moxa (1620)</i> , dans « Academia Română. Memoriile secției de filologie și literatură », seria IV, tom. XI, 1989, Bucurest, 1992, p. 13–28.
Mihăilă, Notes	= G. Mihăilă, notes à <i>Sl.</i>
Moxa	= Mihail Moxa, <i>Cronica universală</i> . Ediție critică însoțită de izvoare, studiu introductiv, note și indici de G. Mihăilă, Bucurest, 1989.

²⁵ Note marginale: « Qui gouverna Salonique ». La glosse ne se réfère ni à « Tsalapii Musulman » (Tjutundžiev, p. 86, 93), ni au « sultan Krichtchi » (cf. Mihăilă, Notes, *Sl.*, n. VIII, 6), mais à Jean VII Paléologue, « le très orthodoxe empereur Kaloïan », devant le nom de qui elle figure précisément dans le manuscrit, et qui, en effet, acheva sa vie mouvementée le 22 septembre 1408, en tant que gouverneur apanagé de Salonique.

²⁶ Il se peut que le texte ait eu une suite. Voir E.P. Naumov, *op. cit.*, p. 104–105; cf. G. Mihăilă, *Cronica evenimentelor*, p. 21; *idem.*, Notes, *Sl.*, n. VIII, 7.

- Nastase, *Chortasménos* = D. Nastase, *La Chronique de Jean Chortasménos et le dernier siècle d'historiographie byzantine*, dans « Σύμμεκτα », 8, Athènes, 1989, p. 389–404 + résumé grec.
- Nastase, *Une chronique* = D. Nastase, *Une chronique byzantine perdue et sa version slavou-roumaine (la Chronique de Tismana, 1411–1413)*, 1, dans « Cyrillomethodianum », Salonique, 1977, p. 100–171.
- Pseudo-Phrantzès: voir Sphrantzès.
- Schreiner, *Kleinchroniken* = Peter Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken*, I, II, III, Vienne, 1975, 1978, 1979.
- Sl. texte slave moyen-bulgare de la chronique perdue de J. Chortasménos, édité par G. Mihăilă sous le titre *Cronica anilor 1296–1413 (La chronique des années 1296–1413)*, dans Moxa, p. 343–350. Reproduit ici même, en annexe (à laquelle on y fait les renvois).
- Sphrantzès = Georgios Sphrantzes, *Τὰ καθ' ἑαυτὸν καὶ τινα γεγενότα ἐν τῷ χρόνῳ τῆς ζωῆς αὐτοῦ 1401–1477*, cum Pseudo-Phrantzes in appendice sive Macarii Melissenii *Chronicon 1258–1481*, ex recensione Basilii Grecu, Bucarest, 1966.
- Tjutjundžiev = Ivan Tjutjundžiev, *Bălgarskata anonimna hronika ot XV vek*, Veliko Tărnovo, 1992.

ANNEXE

Le texte moyen-bulgare

[La Chronique des années 1296–1413, édition G. Mihăilă]

І. В ѿтѡ х.сѡѡа. вѣста нѣкто Ѡтма(н) в(т) вѣсточны страны, в(т) гѡры нарицаемы Ѡфѡры¹, в(т) рода измаилска(г), нахаж(а)дше на Кармѣни², виж с съ ни(м) и сѣражаж с по вѣсѣ вѣремена и поделѣва на ны(х) и на харсани³. Також(а)е и по малѡ, по малѡ прїиде и на Тлидиновѡ⁴ земля, Дїадеафїж⁵ и Маллина⁶; и страни ты плѣноѡж и прѣема, ѡмрѣт же Отма(н). Прѣвы(с) .л. лѣ(т).

Снѣ же его Ѡрка(н) наследни(к) бы(с), и тѣ во(л)ше начинаше дѣло воинствеѡж и подѣлаваж, донде(ж) прїиде къ Грѣчьсти(м) страна(м), иде(ж) е(с) град(а) Брѡса. И вѣте(к) съ войсками своими град(а), поже(г) въ околаны(х) стра(н)[ах]⁷ его, прѣвѣть е(г) съ снѡ(м)ъ свои(м) влморатомъ великыи(м), и тако вѣселше сѡ съ столѡ(м) тѡ. И не по мностѣ[х] днѣ(х) ѡмрѣть и⁸ Ѡрканы, в лѣтѡ .і⁹.

И прѣвы(с) влморат(т), юнь сыи и дышѡ и оплѣчѡ сѡ велми на вѣлга(р) и прошаде врѡ(а) в(т) грѣкъ, и понеже вѣзбранѣемъ вѣшѡ в(т) множьства корабей и катрѡгы, питаше же ѡ и хранѣше Катакѡзинь вѣ(л)ми доврѣ влѡсти врѡ(а) на Калиполѣ. влморат(т) же, (440v) шко(ж) рѣхѡ(м), понѡждадша(с) прѣити море, и шкоже видѣ Катакѡзинь шко не може(т)

хранити катръжани, хлѣба недостаѣштѣ и ма(с) свинь також(а)е, облаче и вистіарь испражнѣе(м) по вѣсѣ днѣ, дѣкато(м) и сребрѣ недостаѣще(м), ѡмысливъ сице и посла вѣлгарскомѣ црѣю Плезандрѣ въ Тръновѣ, шко да поможеть емѣ хранити катръжани, да съблюдають брв(а).

Българ[е] же слыша(в)[ше] се насмѣша(с) и ѡкориша грѣкы, не тъкмо досадиша, иж за женж и мѣре оубавше и послашж тъще. Видѣв же Катакѡ(зи)н оскрѣби са зѣло, та(ж) послае(т) къ сръбстїимъ господа(м) Оурошѣ и Оуглешѣ деспотѣ и краљѣ Вѣлкашинѣ, да помогж(т) катръжанѡ(м). И ты слышавше се, насмѣвше са и ѡкоришж грѣкы, не тъчїа, иж и женж и мѣрѣ оубавше, ш(т)слаша тъще.

Слышав же се (Ката)кѡзїинъ оскрѣбѣ зѣло, не дозвѣше (с), что сътворити. Тог(а)а посла Катакѡзїинъ къ црѣмъ вѣлгарсти(м) и господа(м) (441r) сръпскыи(м) и ре(ч) имъ: „Не хѡтѣстѣ помѡщти на(м), оба(ч) на послѣж(а)е каати са хѡщета“. Они же не вѣмѣниша сїа ничто(ж), иж рѣше шко „егда прїидж(т) на на(с) тѣрци, мы хѡще(м) бранити са ш(т) ни(х)“.

Тогда съвѣща Катакѡзїинъ съ Пморатѡ(м) и клѣтвы поставѣше и книги даша дрѣгъ дрѣгъ¹⁰ иже стож(т) да(ж) и до днѣ(с), шко да не поврѣда(т) тѣрци что грѣко(м), ни Романїи, ни Македонїи въ вѣкъ. И обѣщаша(с) тѣрци симъ тако быти, и остави Катакѡзїинъ тѣркѡ(м) брв(а) на Калиполѣ.

II. И прїиде Пморатъ, снѣ Орканѡ(в), съ тѣркїемъ в лѣто „хсѡла“. ¹ и поидош' на Срѣ(а)ци и съврѣше са вси вѣлгарсти, съ ними (ж)и снѣ Плезандровѣ Псѣнѣ, и съразиша вси и ѡбїиша Псѣнѣ и ш(т) вѣлгарь множество погыбе. И пакы съвѣкѡпиша (с) вѣлгаре съ Мїхѡило(м), съ снѡмъ Плезандровѣмъ, и то(г) ѡбїишж и плѣнивше множество наро(а), поведошж на Калиполѣ.

Оумершѡ же Ка(н)такѡзїинѣ, цр(с)твѡвавъ лѣ(т) „кѣ“, и възрѣстѣшѣ Калѡанѣ въ мж(ж) съврѣше(и), възыде на (441v) цр(с)тво шѡа свое(г) в лѣто „хсѡме“². И имѣше Калѡанъ два снѣа, Пндроника и Манѡила црѣ и съвѣща Пндроникъ съ снѡ(м) Пморатовѣмъ, Цалапїемъ великыи(м), шко да ѡбїетъ ѡца свое(г) Пмора(т), Пндроник(к) же да ѡбїетъ шѡа свое(г) Калѡана црѣ. Се же слышавше оба въ кѡпѣ, Калѡанъ црѣ и Пмора(т), и емь Пмора(т) Цалапїа и изврѣтѣ емѣ очи; також(а)е Калѡанъ црѣ емь Пндроника снѣа свое(г) и изврѣтѣ³ очи. И цр(с)твѡваста оба въ кѡпѣ, Пмора(т) и Калѡа(н) црѣ, въ сѣмирени и въ любви велицѣ.

И въз(а)вижи⁴ сѧ пакы **Имор(т)** поити или на бѣлгаре или на Оуглеша. Сѧ слышавъ Оуглеш⁵ и кра(л) Бѣлкашинъ и събра сѧ множь(с)тво войскъ сръбьскыи(х) и ѡ(т) Далматїж и Тръвесь⁶, сѧнидоша даже до Сѣра града Оуглешъ ѡбъ и бра(т) его кра(л) Бѣлкаши(н). Тог(а)дъ прїиде и тѣркь множьство⁷ съ **Иморатомь** и сѣразишжъ вои вели(к) и бы(с)ть крѣвопролитїе множьство на Марицѣ рѣцѣ. И тѣрци велики възклицающе, и шко бѣхжъ вѣжжще сръб(а)е, (442r) ѡбвишжъ Оуг[г]леша на Марицѣ рѣцѣ и кра(л) Бѣлкашина, и погыбошжъ ова кѣпно в лѣ(т) .x̄swoo., м(с)ца се(п) .k̄s̄., и тѣрци въземше плѣнь вели(к) приведоше на Калипо(л)ѣ.

Прѣж(а)е же ѡво разбод сего ѡмрѣть **Илезандръ** ѡрѣ Тръновскы, в лѣ(т) .x̄swo., м(с)ца феврварїа .z̄i., и възыде на цр(с)тво Шишма(н) ѡрѣ, сѣнь **Илезандровъ**. И посла **Имор(т)** къ немѣ дати сестржъ за нь, и шнь и не хотѣ дастъ сестржъ свожъ, **Кера** **Олмаръ** ѡрѣцжъ.

III. Цр(с)твѣдѣщѡу тогда **Калошанѣ** въ Црїиградѣ **Палешлогѣ**, тд(ж) тѣрци прѣстжплѣше кѣмтвы, иже сѣвѣшашжъ съ грѣкы, и шсобишжъ себе гра(а) **Калиполѣ** и окрѣстнаа его села и възашжъ **Македонїа**, и тако начашжъ воювати и(к)же имь годѣ бѣше, и брш(а) съ катрѣгами своими бяу(с)телѣ постави, а грѣкь изг(н)ашжъ и ѡ(т)слашжъ по домо(х) свои(х).

Калошанъ ѡрѣ ѡмрѣть в лѣ(т) .x̄swoi.¹, цр(с)твовавъ .лѣ. лѣ(т), и възыде сѣнь его **Мандиль** **Палешлог(г)** на цр(с)тво.

Тогда ѡво много множьство събра сѧ тѣркїа и възыдошжъ и начашжъ прѣемати (442v) и плѣновати земля и градовы; прѣаше (ж) и **Иморез** до **Бавуана**², и пакы ѡ(т) тѣдѣ възвращѣше сѧ, възашжъ **Драчь**, да(ж) до **Дал'матїж**, и въсѧ **Иреднасіскжѧ** възашжъ земля, хр(с)тїа[н]сти(м) сила(м) немошно(м) сжщемь и неимаше(м) кого съпротивѣжжша(г) имь.

IV. По лѣтѣ (ж)е нѣкое(м) ѡбъ идошжъ на Сръ'скжѧ зе(м)ла и тамо бра(н) сѣвѣкѣплѣше и(м), ѡбїено бы(с) много множьство воинство весчисльное и крѣвопролитїе, и(к) исплнити сѧ писанїѣ: „Бѣ, прїидошжъ азыци въ до(с)анїе твое и оскрѣнишжъ ѡрѣковь сѣтжъ твожъ, положи[шжъ] **Иер(с)лма** и(к) швошное хранилище, положишжъ трѣпїа рабь твои(х) брашна птица(м) не(с)ны(м), пѣти прп(а)внѡхъ твои(х) свѣре[м] земны(м)“¹.

Тогда ѡбъ нѣкто ѡ(т) воин(н)ь хрѣбрь сѣло, **Милошь** нарицаемь, тѣ ѡво шко(ж) нѣкогда сѣнь **Димитрїе** на **Скылоана**² ѡрѣ, наше(а) копїемь пронашивъ древле, егда на **Солѣнь** прїиде, тако и тѣ нечѣст[и]ва(г)[о]

Ѳмората дрѣвле пронѡси и въсѣ вънѡтрѣнѣа е(г) ко(443r)пїемь изврѣже въсе[с]кврѣнѡж (ег) ашж³.

Ѳвъшж тѡрци Лазара кнѡса срѣв`скаго, в ѡтѡ .xsw̄dz., мс(ц)а іѡнѡа.

И въста Блѡзить на цр(с)тво ѡца свое(г) Ѳмората, сътвори (ж) и Срѣвскаѡж зе(м)лѡ по(а) соб(о)ж и дд(н) ддѡти, и вон ѡ(т)лжчѡти и ходити съ ни(м). Постави (ж) и Стеѡд(н) деспѡта обладити на ѡ(т)чѣскы(и) сто(а) срѣвле(м).

V. И не по мноствѣ(х) днѣ(х) пакы въз[а]више сѡ много множество тѡркѡа, поидошж на влд(х) при Мирчѣ воеводѣ и съразишж вон вели(к), ико(ж) ѡвѡ тѡркѡ(м) мноствѣ избранны(м) пѡсти сѡ ѡ(т) силны(х) и ѡ(т) хр(с)тіанстїи(х) господд(х), въ ни(х)же бѣше Кѡнстантїнѡ Дра[га]шеви(ч) и Марко Кралеви(ч). И толико съломлено въ(с) копїи бесчислѣн(н)ѡ мно(ж)ство, иѡвъ въздѡ(хѡ) не моши зрѣти сѡ ѡ(т) мно(ж)ства стрѣль, рѣцѣ же тои крѣвѡвѣ потѣши ѡ(т) мно(ж)ства трѡпѣи члч(с)кыхъ, ико(ж) и самѡмѡ Блѡзитѡ ѡстрашити с и повѣши. Обаче нѣкоего ѡ(т) влѡсте(а) постави владѡти землѡж, Мирчѣ же повѣгнж на Вжгрѣскѡж странж. Блѡзить же (443v) и тѣ вѣгѡ сѡ жтѣ, хотѣ прѣити Дѡнавѣ, постави (ж) и влѡстѣлѡ по въсемѡ вродѡ на Дѡнавѣ рѣцѣ; емь ѡвѡ влѡга(р)ска(г) ѡрѣ Шїшмана¹ и ѡвѡ(т) е(г) в лѣ(т) .xsc̄г., м(с)ца іѡ(н) .г. Та(ж) прѣемь Блѡгарскѡж землѡа и постави въ неи обладѡтѣла своиж по въсеи землѡи Блѡгарствѣ(и).

VI. И (нѣ) по мноствѣ(х) лѣтѣ(х) въз[а]виже с вжгрѣц`кы кра(а) Жигмѡнт в лѣ(т) .xsc̄е., събравѣ [въ]сѡ силж запа(а)нѡж, рыги глѣ кнѡса же и влѡсте(а), полнови и гардинарѣ, силны(х) же и фрѡнзѣсти, и въ кратцѣ рѣши мно(г) мно(ж)ство госпо(а), обѡ по сѡхѡ, обѡ (ж) по Дѡнавѡ съ множество(м) кораблѡи и лѡдѣвѡми¹, ико ни вѡдд(м) мощ(н)ѡ видѣти сѡ ѡ(т) мно(ж)ство кораблѡи.

Кра(а) же цѣтѣ, ико(ж) рѣхо(м), емлѣшѡ(с) по сѡши прїити, свѣтлѡ себе показѡж златѡ(м) и висромѣ мно(ж)ство(м), оржжїемь и оковы желѣзными прѣ(а)идѡи сънисхождѡаше къ до(а)нѣи землѡи по Дѡнавѡ. И егда прїидѣ на Блѡгарскѡж землѡа противж Нѡкополѣ градѡа, прїидошж же и .л. катрѣгы ѡ(т) Венетїж и ѡ(т) Црїигра(а) и стѡше по(а) Нѡкополѣ(м) градѣ и вѣхж чѡжше прѣѡти Нѡко(444r)по(а). Нѣчьстѡвы (ж) Блѡзить, събравѣ и тѣ мно(ж)ство своихъ измѡиль и вѡе, елико ѡврѣтошѡ(с) ѡ(т) въсточны страны, и ѡвѡ грѣдѡи вѣше съ тѣшѡнїемь сѣнитѡ сѡ въ скорѣ съ силлами запа(а)ными. И и(к) ѡвѡ приближишж(с) тѡрци, не пож(а)дѡ(ш)ѣ

ничто(ж), нж врд(н) сътворишж, и вы(с) съраженіе веліе² и кръвополитіе и паденіе мно(ж)ство власти(м) и воель, шко потъмнѣти възвдхѹ ѿ не(с)номѹ ѡ(т) мно(ж)ства стрѣль и копїи, по(а)вно плѣва(м) ѡ(т) вѣтрѣ възвишлемо(м). И вы(с) тжте(н) земли и поечати шко шѹмѹ великѹ ѡ(т) мно(ж)с(т)ва копїи и щитевїи и конель и люде(м) паденіе. И шко видѣвъ себе кра(л) не добра сѣло, двїе възходи(т) въ единой ѡ(т) катрѣгѣ, о(т)ходи(т) и³ съ прочїими катрѣгами шко посрамле(н).

Блзтит же по ѡдолѣнїи възходи(т) съ измаилити, гнавѣ дв(ж) до Дѹнава, и вы(с) пакы дрѹгое гѹбитє(а)ство въ вода(х) и потопленїе люде(м) въ рѣцѣ Дѹнавстѣи, шко(ж) рещи древ(а)е, шко(ж) фараонѹ ѡномѹ въ Чрѣмнѣмь мори гонѹ Ин(с)лѣ. И кра(л) ѡѣвъ елицѣмь мѣчтанїемь и съ похвалож прїеде, вѣщеши(м)⁴ (444v) срамо(м) и бесчѣстїемь отиде, погѹбелъ мно(ж)ства, оставелъ же кости мно(ж)ство, шко не моци проходити члѣкѡ(м) ѡ(т) кости.

Обд(ч) Блзтитъ не пож(а)вѣ ни мало, нж ѡ(т) тждѹ дви(г) сѹ възвде къ западѹ, поемла цр(с)тѣид и земля. И емь Срацимира црѣ в лѣ(т) .ϣϣϣ. по(а) совож сътвори, и вѣше(а) на Вжгрѣцкжѹ земля пожагаж и подалѣж, „шко пламе(н) пожагажи горы“⁵, тако и тѣ плѣнѹж до самого града Бѹдѹ, и ѡ(т) тждѹ възвращ' сѹ повѣдож⁶ многож, шко(ж) древле нѣког(а)д Навѹходоносоръ на Ин(с)лѣ въ Бавулань, поганѹще прѣ(а) совож мно(ж)ство боси и свѣздани ржклама, опе(т) шко исплѣнити с писанїѹ: „Обрати(х) сѹ на стр(с)тѣ, егда ѹн'зе ми тѣрнь“.

VII. Блзтитѹ же¹ възвращ'шѹ сѹ съ повѣдож многож и dospавшѹ Македонїа, проходащѹ вы(с) въ Андрианополь и въ Неаполи, ѡ(т) тждѹ свѣща ити на Кст(а)нтї[но]вѣ гра(а). Оставелъ ѡѣвъ Калиполе о деснжѹ себе, тамо поиде, и проходож Грѣчьскжѹ земля и грѣкѡ(м) исходаще(м) поклонѣж(с) съ тѣщанїемь, ѡнѣ же не врѣж(а)д(ж)² (445r) никого(ж), тѣкмо тѣщашѹ(с) къ стѣмѹ градѹ dospѣти.

Dospѣвшѹ же емѹ съ силами многими, приражаще сѹ стѣнамь градѹ, и вѣше трѣси сѹ и трепещж ве(с) гра(а) страха ра(а)и измаилтѣска(г), и са(м) црѣ Мандиль ѡѹболѣ сѹ и ве(с) сѣгли(т) съ ни(м). И посла Блзтитъ къ црѹ дати емѹ вѣнити въ гра(а). Ѣлма (ж) не вѣдѹще что сътворити не доѹмѣще, тѣчїа глаухж: „Гїи IV Хѣ, снѣ вѣїи, помози!“ и въз(а)выгше на нѣѡ ржцѣ свои и къ вїѹ молбы и млѣнїе твораще, шкоже обычно е(с) и(м) творити въ напастє(х) свои(х). Повелѣ же и патрїархѹ кѹ(р) Антонїе съ вѣсѣмь причѣтѡ(м) и клиросѡ(м)

възати ч(с)тныи кр(с)ть и иконѣ прѣч(с)тыѣ вл(а)щѣ нашѣ Бѣж и обра(з) Гѣ Бѣ и спѣса наше(г) Іу Хѣ, и тако вѣхож(а)дѣхъ стѣны градѣ посто(м) и мѣтвѣми. Повелѣ же и акѣисто³ пѣти сѣ и инѣ нѣкѣд глѣще: „Гѣ помѣви, не довлѣще, сѣж ти мѣтвѣж приниси(м)“.

Црѣ же съвѣща съ сиглитѣ(м), глѣ послати дары много, съми(ри)ти сѣ ад(и) адати емѣ молащѣ его, и послащѣ многы дары емѣ. Он же не хотѣ прижти дары, (445v) нѣж глѣше вѣннѣти въ гра(а), и видѣвше (ж) нѣжкротимое его свѣрѣпество, свѣрѣ же паче мощно ѡкротити е(г), тогоже никако, нѣж шко лѣвъ рыкаѣ глѣше: „За ѡтра прѣимѣж гра(а) вл(ш), вл(с) же насѣ(х) о(т)пѣщѣ идеже хошете, идѣте“.

Сѣа слышавше ѡвѣси грѣци вѣстѣна(в)ше къ Бѣ ѡ(т) вѣсего ср(а)ца и възъпишѣ, глѣще: „Гѣ, Бѣ силь, вѣрати и посѣти виногра(а) свои“, „иже насѣди десница твоѣ“⁴, „сѣтвори имѣ шко(ж) ѡвѣмѣ и Сисарѣ въ потоцѣ Кисовѣ“⁵, „иже рѣшѣ: «Ад насѣдимѣ себе свѣтило вѣжѣ»“⁶.

Тѣркѣ(м) же не нерѣдѣще, нѣж въз(а)виже сѣ вѣсе мно(ж)ство, пристѣпѣще стѣна(м) гра(а)скы(м) и толико стрѣль испѣщѣще, шко не мощи зрѣти възвѣ(х), ни сѣичнаго сѣан(і)а ѡ(т) мно(ж)ства стрѣль, по[до]вно плѣва(м) ѡ(т) вѣтрѣ възвѣвѣемѣ(м), глѣ(с) же шко гро(м) по възвѣвѣ расхѣдѣщѣ сѣ ѡ(т) многыи(х)⁷ вѣсклицаніи, и ничтоже можадѣхъ сѣтворити съ своими страхѣваніи. Нѣж фрѣгѣ(м)⁸ и инѣми хитрост(м)и и цаграмѣ и лѣбарѣи пѣщѣще, далече нѣгдѣ ѡ(т)вѣгащѣ конѣ свои, тамо къ Галатѣ (446r) ѡтекоми постѣсадѣхъ и глѣси неодрѣжими и страшными възвѣры и тамо велѣми твѣраше. Блазѣти же ставѣ на висоцѣ мѣстѣ, видѣ стѣжѣ Софѣж, глѣше къ вѣ(л)мѣже(м) свои(м), шко „тѣ сѣтворѣ жилище себе съ женами моими“. Також(а)е и вѣси вел'мѣже разѣлѣдѣхъ себе сѣтворити жилища стѣжѣ Црѣви.

Обѣ(ч) принесѣшѣ трѣвѣчѣа къ разѣвенѣѣ гра(а)а, прѣж(а)е ѡвѣо Галатѣ начѣшѣ ѡдарѣти и многы къзни сѣтворишѣ, обѣрѣжѣще зѣбци, овогда и ѡ(т) стѣнѣ пробивадѣхъ. Бѣла вѣнег(а)а днѣ мимохож(а)дѣше и ноцѣ прѣемлѣшѣ, хѣдѣж'ни сѣщѣа ѡ(т) фрѣ(г) вѣсѣа ноцѣ сѣздадѣхъ, и вѣрѣтадѣхъ сѣ за ѡтра вѣсѣ цѣла и нова, ш(к) дѣвѣти сѣ измѣил[и]то(м). Нѣж обѣ(ч) и фрѣгомѣ не нерѣдѣще(м), нѣж и ти по(а)вѣсѣд[ѣх] сѣ, испѣщѣще цагри и самѣстрѣлы своѣ съ лѣбарѣами и пѣшками, огнѣ съ дѣмѣ(м) твѣраше, далече ѡ(т)стѣдѣхъ.

Бѣдинож (ж) ѡстрѣмишѣ(с) измѣилѣте и дѣѣе по(а)ше(а)ше по(а) гра(а), шко ѡвѣлати сѣ дрѣгѣ(м) и хошѣще (446v) повѣгнѣти въ стѣи гра(а). Нѣж грѣци прише(а)ше и(м) на помошѣ, сѣце бѣ дрѣгѣ дрѣгѣѣ

помагаще съ пріатеѣ(с)тво(м), ико(ж) реши мѣи младенца свое(г) въ'емлаще, тако и гръци Галатомъ притичаще помагдахъ, и ико испълнити сѧ писаномъ: „Мѣрѣ о чадѣхъ веселаша сѧ”⁹.

Сѧ слышавше Трапезонт(ѣ)не и Клаффа и Пмастро и ѡ(т) вѣсѣко(г) свое(г) ѡстрова пріидошъ съ катрѣгами своими, съ оржіемъ и самострѣлы и цаграми, носѧще и пишъ доволаж себе, и сѣси сътицахъ сѧ въ стѣи град(а), ѡ(т) Венеціж же и ѡ(т) Митилина¹⁰. И тамо плаваще достизахъ стѣи град(а) съ пишеж и храношъ своеж, и вънатрѣхъ вывше въсхож(а)дахъ на пиргови и на стѣна(х) градѣ, испѣшаще самострѣлы и цагрѣ свои(х). И елико мощно имъ вѣ, съпротивѣ(а)хъ сѧ¹¹, далечъ си(х) ѡ(т)г(а)нѣдахъ ѡ(т) град(а). Множицеж ѡ(т) грѣкъ по таи творѣще ношѣе воинское исхож(а)дахъ и ѡбывахъ ѡ(т) ни(х).

И сице творѣще пролазѣхъ сѧ нѣгдѣ се(а)момѣ лѣтѣ¹², (447r) и ико видѣ нечѣстивѣи Блѣзитѣ ничто(ж) ѡспѣти възможе(т), съ многож иростіж распахаше сѧ, въземъ вѣсе мно(ж)ство воинст(ѣ)вное отиде. И не хотѣ съ стѣдомъ, ржжъ на ѡстѣхъ свои(х) поло(ж), се тѣкмо прире(к), ико(ж) Іѡлѣанъ нѣкогда къ стѣмѣ великомѣ Вѣсѣиѣ Кесаріинскомѣ хвалѣше сѧ, вънегда на перси идѣше, ико „въ градѣще лѣтѣ прѣимж град(а)”, також(а)е и тѣ, сицевѣ ре(к), отиде.

И не по мностѣ(х) анѣхъ да(с) того Бѣ врѣшно люде(м) еѡѡпскыи(м); вѣсташъ въ ѡ(т) сѣнчнаго възтока чѣда агарѣнскаѣ съ силами своими¹³, и ѡбѣенъ вы(с) нечѣстивѣи ѡ(т) ни(х), и погыбе памѣ(т) е(г) съ шѣмо(м), в лѣтѣ .x̄s̄c̄i., м(с)ца іѡлѣа .кѣ.

VIII. И наста сѣнь е(г) Цѣлѣпи Мѡсѣвлѣманъ.

Грѣци (ж)¹ вѣгодарествѣнѣж пѣснь възпѣвше, глѣше: „Велен Гѣ и хваленъ зѣло”² и „велѣа крѣпость е(г)”³, ико „не въ листѣ(х) мѣжъскыи(х) вѣволи(т): вѣволи(т) Гѣ на вошѣж сѧ е(г) и на ѡповашѣж на мѣ(с)тѣ его”⁴. И вѣг(а)тѣж вѣіеж съхранѣемъ е(с) стыи град(а) и до днѣ(с) ѡ(т) вѣсѣхъ съпротивѣни(х) иноплеменикъ.

В лѣтѣ .x̄s̄c̄i., (447v) при животѣ Цѣлѣпѣ Мѡсѣвлѣмана, прѣстави сѧ вѣгочѣстивѣи црѣ Кѣлоіѡанъ, днѣшѣи кѣ(р) Мѣнѣила црѣ.

Въ то лѣтѣ изыде Мѡси въ страна(х) Дѣнѣвскыи(х) и събравъ много мно(ж)ство вѣд(х) и с(р)ѣлѣи и вѣлгарѣ, съ нимъ же вѣше и дѣспо(т) срѣб'скыи Стѣфѣ(н), и пріидошъ на Црѣград(а) и тѣ сътворишъ вѣи велики съ Цѣлѣпѣемъ извѣнъ град(а) на [Кѡ]смиѣтѣ, и ѡвѣишъ Цѣлѣпѣа Мѡсѣвлѣмана, и погыбе памѣть е(г) съ шѣмо(м).

Ψѣѡфисѣ⁵ и Мѡси вѣ(г) в лѣтѣ .x̄s̄c̄i.е. и наста Кришчи солтанъ⁶; в лѣтѣ .x̄s̄c̄i.кѣ⁷.

Notes (G. Mihăilă)

I

1. „Unter **ροα** **Ἐφορα** ist nach einer Mittheilung des H. Prof. Tomaschek der mysische Olymp gemeint, *Kešišdagh* « Berg der Mönche », also etwa « heiliger Berg », Ἱερὰ Ἱερὸν ὄρος” (la note de I. Bogdan, dont nous utilisons partiellement les commentaires, aussi plus bas).
2. Gr. Καρμιάν... (voir Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, Berlin, 1958, s. v. ; de même pour certains noms turcs, voir plus bas).
3. Χαρσιανον.
4. Gr. Ἰ Αἰδίνης.
5. Φιλαδελφία (en Lydie).
6. Probablement gr. τὰ Μαλάγινα (Malajina).
7. Ici et par la suite nos *addenda* seront entre crochets, utilisant aussi les suggestions de I. Bogdan, y compris celles du propre exemplaire de son édition, corrigé de sa main.
8. Se répète dans le ms.
9. La date est altérée : il aurait fallu .**ϣ**σῶῆζ. [6867 = 1359].
10. Correctement : **αρδγδ**.

II

1. Il aurait fallu : .**ϣ**σῶοα. [6871–5508 = 1363] ou .**ϣ**σῶοε. [6872, c'est-à-dire 1364].
2. La dernière lettre-chiffre est erronée : ε au lieu de θ. donc .**ϣ**σῶμο. [6849, c'est-à-dire 1341].
3. I. Bogdan ajoute : [ε**мδ**].
4. Correctement : **εъз(а)внжє**.
5. En marge du manuscrit on a ajouté : **Съи Оггλε(ш) а҃бит Оггρωα ѿрѣ срѣеска(г)**.
6. Probablement **Дривостъ** (*Drivasto*, près de Shkōder, dans le nord de l'Albanie).
7. Dans le ms. : **множьство(м)**.

III

1. Il aurait fallu .**ϣ**σῶчθ. [6899, c'est-à-dire 1391]. (Cf. la note 13 de la traduction française, D. N.)
2. Probablement, gr. Αὐλών, v. srb. *Vavlon* (ville en Albanie).

IV

1. *Ps.* 78, 1–2.
2. Sobriquet donné par les Grecs au tsar bulgare Ioanitzia le Bon (Καλοιωάννης > Σκυλοιωάννης = « Jean-le-Chien »).

V

1. Devant ce nom, note marginale : **Шншма(н) ѿри** [sic !] **българскы а҃би(т) Дана воєвода, врата Мирчѣ воєвода въ ль(т) .**ϣ**сῶе., м(с)ца се(п) .**лг****.

VI

1. I. Bogdan corrige en : **ладіамн**.
2. Dans le ms. : **о еліе**.
3. I. Bogdan propose la lecture [**н**] **о(т)χοαν(т)**.

4. Sans doute pour **вѣщѣшимъ** (= **вѣщѣшимъ** « mai mare » [« plus grande »], comme traduit Мохэ).
5. *Ps.* 82, 15 (dans la Bible roumaine : 13).
6. Dans le ms. **Бѡвѣдѣж**.
7. *Ps.* 31, 4.

VII

1. Note marginale, constituant une sorte de titre : **Ѹка(з) о Приградѣ, како наше(а) Блзить на (н)**.
2. La lettre **ж** se répète identiquement aussi au f. 445^r.
3. Gr. ἀκάθιστος..., slavisé **акѣиствѣ** (I. Bogdan a lu **акѣиствѣ**).
4. *Ps.* 79, 15–16.
5. *Ps.* 82, 10 (dans la Bible roumaine : 9).
6. *Ps.* 82, 13 (dans la Bible roumaine : 11).
7. Dans le ms. : **мно(ж)гми(ч)**.
8. Dans le ms. : **Фжгв(м)**.
9. *Ps.* 112, 9.
10. Dans le ms. **Мититианиа** (gr. Μιτυλήνη...).
11. Dans son édition, Bogdan ajoute : [**и**].
12. Note marginale : **Златворень вѣше Приград(а) ω(т) Блзита .ѣ. лѣтъ**.
13. C'est ici que se rapporte la glose copiée en marge du f. 446^v... : **Темѣрѣна глѣтъ Ѹрѣ татарска(г)**.

VIII

1. Dans le ms. : **грѣчи(ч)**
2. *Ps.* 144, 3.
3. *Ps.* 146, 5.
4. *Ps.* 146, 10–11
5. Remarquable grécisme : ἐψόφησα, aoriste de ψοφέω « faire du bruit (tomber avec ~) ».
6. Il semblerait que cette *Chronique* ne s'achevait pas ici, la date **в лѣто .ж.сѸке**. [6925, c'est-à-dire 1417] pouvant constituer, en fait, le commencement d'une nouvelle phrase.

Edition G. Mihăilă (voir *supra* l'étude introductive).

On a reproduit aussi, en traduction française, les notes de l'éditeur. Un mot du texte a été corrigé à son indication. On a réintroduit un bref passage omis à l'imprimerie. De petites omissions et fautes d'impression ont été corrigées tacitement. Sous cette forme, le texte slave a été recopié sur ordinateur par Petronel Zahariuc, maître de conférences.